

ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE

# HISTOIRE DE FRANCE

LIBRAIRIE HACHETTE

# ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE



L'IMAGE EST REINE : nous vivons au siècle de la photographie. Dans les quotidiens, dans les revues, les magazines, c'est l'image qui nous renseigne la première, et d'un simple coup d'œil, sur les événements du jour, les découvertes scientifiques aussi bien que les nouveautés de l'art. Le texte ne vient qu'après.

CAR LE TEMPS MANQUE. A notre époque de lutte pour la vie, chacun, absorbé par ses occupations, n'a guère de loisirs. Pour prendre connaissance d'un article, même court, il faut de longues minutes. Pour regarder un dessin, un croquis, une photographie, en saisir le sens évocateur, il suffit de quelques secondes.

*Voici donc, au royaume des livres, la grande nouveauté de notre temps :* L'Encyclopédie par l'Image.

DANS L'ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE, l'image méthodiquement groupée, classée en une succession ordonnée et logique, renseigne instantanément mieux que les explications les plus étendues.

L'ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE embrasse toutes les branches des connaissances humaines : *Histoire, Géographie, Sciences, Art, Littérature, Jeux et Sports,* etc.

A chaque sujet elle consacre un volume merveilleusement illustré de 150 gravures qu'accompagne un texte clair, facile, attrayant. On le lira avec un intérêt passionné ; on le relira ensuite et on le consultera sans cesse. L'ensemble formera l'Encyclopédie la plus riche et la plus pittoresque qui ait jamais été réalisée.

AVEC L'ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE, chacun pourra se constituer, peu à peu, une Encyclopédie complète et constamment à jour, qui, au fur et à mesure de la publication des différents volumes, se classera par ordre alphabétique pour la plus grande commodité des recherches.

**Classer les volumes d'après la lettre figurant en 4e page de couverture.**

ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE

# HISTOIRE DE FRANCE



LE DÉFILÉ TRIOMPHAL DU 14 JUILLET 1919. *Par une radieuse matinée d'été, chefs et soldats défilent sous l'Arc de Triomphe. La France salue, dans un prodigieux élan d'enthousiasme, le retour de la Victoire.* (Cl. Chusseau-Flaviens.)

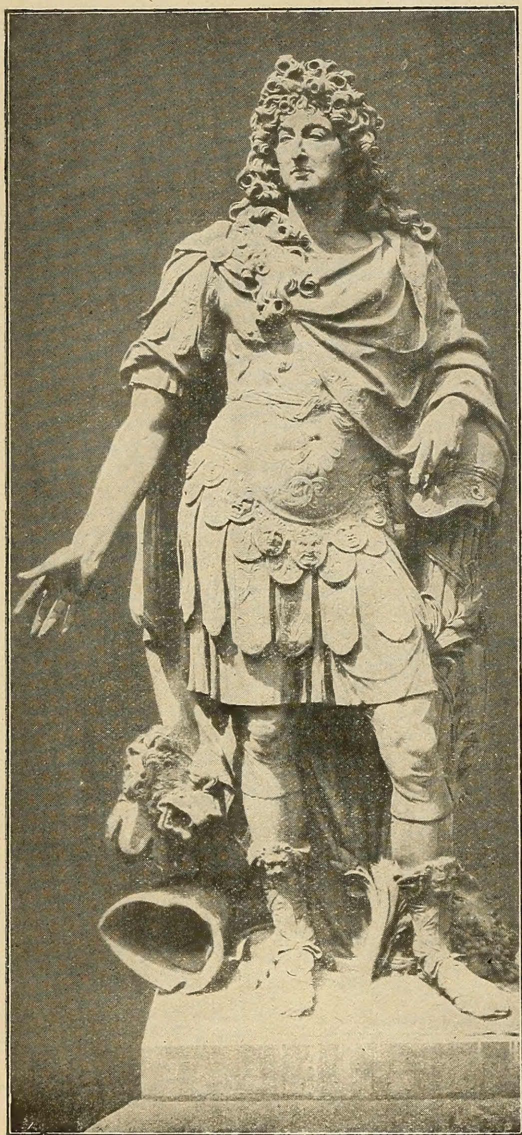
ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE



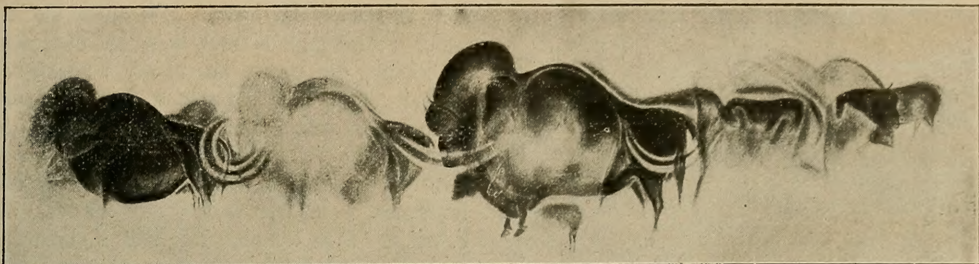
LE SERMENT DU JEU DE PAUME. ⌀ *Dessin de David. Les députés du Tiers, ayant trouvé fermée, le 20 juin 1789, la salle de leurs séances, se réunirent dans une salle qui servait au jeu de Paume, et, sur la proposition du maire de Paris, Bailly, jurèrent de ne point se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France.* (Versailles) (Cl. Hachette.)

# HISTOIRE DE FRANCE

LIBRAIRIE HACHETTE



Louis XIV en empereur romain — Statue par Coysevox.
(Hôtel Carnavalet. — Cl. Hachette.)



BANDE DE BISONS, MAMMOUTHS, RENNES ET CHEVAUX *Peints à fresque par nos lointains ancêtres de l'âge paléolithique, sur les flancs d'une caverne périgourdine. C'est à la fois un précieux spécimen d'art primitif, et un document intéressant pour l'étude de la France préhistorique.* (Institut de Paléontologie humaine.)

# HISTOIRE DE FRANCE

*CHAPITRE I*

## DE LA PRÉHISTOIRE AUX DERNIERS CAROLINGIENS

Notre France n'occupe qu'une partie de la vaste région à laquelle le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Atlantique, la Manche et la mer du Nord forment un cadre naturel fait à souhait pour la constitution d'une Nation. Il y a là un mélange heureux de plaines fécondes, de collines ensoleillées, de montagnes riches en forêts et pâturages, qui, sous un climat modéré, favorisent la multiplicité des formes de vie. Des passages faciles assurent les communications nécessaires entre Nord et Sud, Est et Ouest. De larges vallées pénètrent jusqu'au cœur du Massif central, des Alpes mêmes. Des fleuves bien ramifiés, souvent navigables, sont comme les artères apparentes de ce grand corps aux nobles proportions.

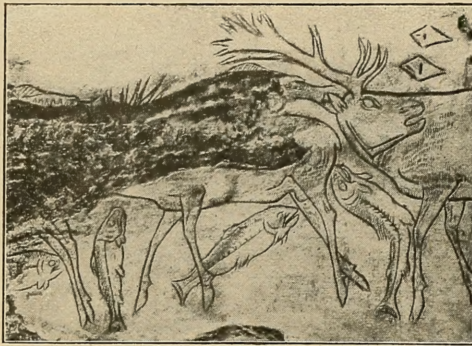


MONNAIE A L'EFFIGIE DE VERCINGÉTORIX. (Bibl. Nat., Cabinet des Médailles.)

Sa quadruple façade maritime le met en rapports faciles avec les régions lointaines sises par delà les eaux vertes ou bleues des mers. D'autre part, il se trouve solidement enchâssé dans le bloc de l'Europe continentale et rien de ce qui se passe chez lui ne peut laisser l'Europe indifférente, de même qu'il reçoit forcément le contre-coup de toutes les convulsions qui ébranlent le reste des pays européens.

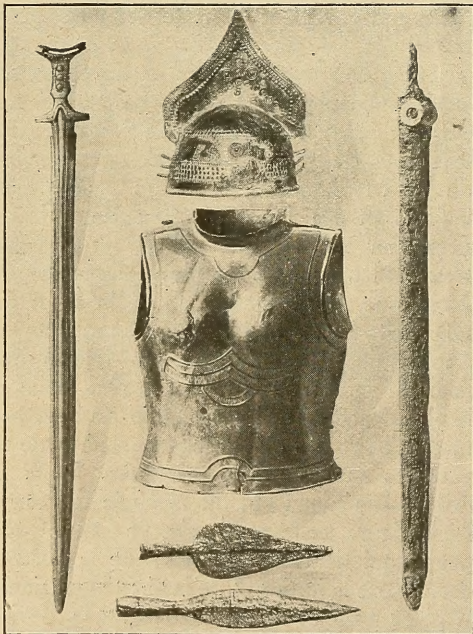
Toute l'histoire de notre patrie se trouve ainsi dictée en quelque sorte par sa situation géographique. C'est un lieu de passage entre les brumes du Septentrion et l'éclatante lumière de la Méditerranée, entre les plaines allemandes et les hauts plateaux de l'Ibérie. C'est sur son sol que l'olivier et la vigne trouvent leurs limites les plus élevées vers le Nord, que se rencontrent et se heurtent les races celto-latines et germaniques ; que toutes les invasions vinrent aboutir. C'est un des lieux du monde où la vie est le plus facile et le plus douce. Aussi est-ce l'un de ceux qui furent l'objet des plus âpres convoitises de la part des nations moins favorisées. Voilà le cadre harmonieux où, du mélange des sangs ibère, ligure, celte et romain, se forma notre peuple qui tient dans l'histoire de la pensée, des arts, de la justice et de la liberté humaines, la place magnifique dont témoigne la devise fameuse : *Gesta Dei per Francos.*

LES PEUPLADES PRÉHISTORIQUES. Ce pays fut habité depuis la plus haute antiquité par des



Os DE RENNE GRAVÉ. *Autre témoignage des goûts artistiques qui se révélèrent de très bonne heure chez les populations les plus anciennes de notre pays.* (Caverne de Lorthet, Hautes-Pyrénées. — Musée de Saint-Germain.)

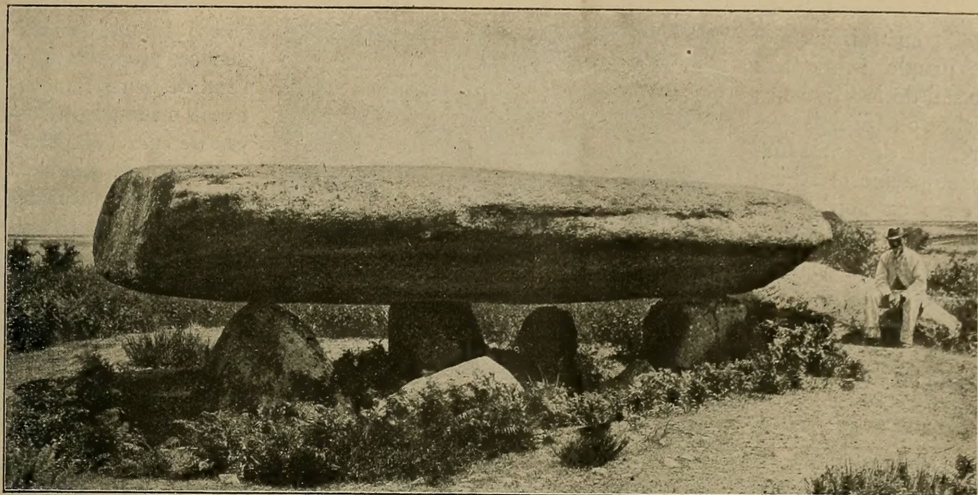
peuplades dont nous ne connaissons ni l'histoire, ni même le nom, mais qui ont laissé leurs traces d'un bout à l'autre du territoire. Les plus anciennes appartiennent à l'époque dite *paléolithique* (de deux mots grecs signifiant ancienne pierre). Le climat était alors beaucoup plus froid qu'aujourd'hui. Les Vosges, les monts d'Auvergne avaient de longs glaciers ; ceux des Alpes descendaient jusqu'à l'emplacement de Lyon. L'homme de ce temps se réfugiait la nuit dans les cavernes, se vêtait de peaux de bêtes, chassait et pêchait tout le jour à l'aide d'armes et d'instruments en silex éclaté, en os et en bois de renne. On a retrouvé de ces armes et de ces instruments dans les grottes de la Vézère (au Moustier, à la Madeleine, aux Eyzies), de l'Ariège (Mas d'Azil), de Solutré, dans les sables de Chelles (Seine-et-Marne) et de Saint-Acheul (Somme). Ces découvertes ont révélé en même temps la naissance de préoccupations artistiques qui nous apparaissent comme l'aube lointaine de la merveilleuse floraison de chefs-d'œuvre qui devait plus tard s'épanouir en terre de France. Les Magdaléniens, notamment, se fabriquaient des parures, colliers et bracelets faits de coquilles coloriées. Surtout ils gravaient ou dessinaient sur des os, sur les parois de leurs cavernes, des figures d'animaux et des scènes de chasse d'un surprenant réalisme.



ARMES GAULOISES. *Les Gaulois durent en partie leurs défaites à l'infériorité de leurs armes qui, faites de bronze ou de fer mou, étaient loin de valoir le « pilum » ou le « gladius » romains.* (Musée de Saint-Germain.)

A l'époque paléolithique succède l'époque *néolithique* ou de la pierre polie (quelque 20 000 ans avant notre ère ?). Ses débuts coïncident avec la disparition des glaces et l'adoucissement du climat qui devient alors tel que nous le connaissons aujourd'hui. L'homme peut vivre plus aisément ; il dispose de territoires plus vastes. Il sait polir la pierre, ce qui lui permet de confectionner des armes et des outils plus délicats. Quittant les cavernes, il se construit des huttes, parfois perchées sur pilotis (les cités lacustres) ; il commence à vivre en société ; les familles se groupent pour former des tribus. On sait domestiquer quelques animaux : le chien, le bœuf, le mouton, la chèvre ; on cultive les céréales : froment, seigle, orge ; on tisse des vêtements de laine et de lin ; on fabrique de la poterie. Enfin des préoccupations nouvelles, d'ordre religieux, se traduisent par l'érection des dolmens, des menhirs, des allées couvertes, des cromlechs, particulièrement nombreux en Bretagne, mais dont on trouve des spécimens sur tout notre territoire.

A l'âge de la pierre succède l'âge des métaux : cuivre pur d'abord, puis bronze (alliage de cuivre et d'étain), enfin fer. C'est alors — cinq à six mille ans avant notre ère — qu'en certaines régions privilégiées : Chaldée, Egypte, Chine, apparaît aussi l'écriture et que la préhistoire cesse pour faire place à l'histoire.



DOLMEN DE LOCMARIAKER (Morbihan). *Le plus grand de ces tombeaux primitifs — faits d'une énorme pierre reposant sur d'autres plus petites — que l'on trouve dans toute l'Europe occidentale et en bien d'autres lieux du monde. Comme les « menhirs » et les « cromlechs », ces dolmens durent être édifiés non par les Gaulois comme on l'a cru fort longtemps, mais par les hommes de l'âge de la pierre polie.* (Cl. Neurdein.)

## IBÈRES, LIGURES, CELTES.

Les premiers renseignements historiques que nous ayons sur notre pays ne remontent pas à une époque aussi reculée et, à dire le vrai, ils se réduisent à fort peu de chose avant la conquête de César. Les historiens grecs et latins nous ont cependant fait connaître que, à l'époque où le bronze et le fer furent employés en Occident (vers le deuxième millénaire avant J.-C.), la France fut habitée d'abord par des Ibères, puis par des Ligures, peuples de petite taille, bruns, énergiques, avides de gain, vaillants, féroces et rusés. Les Basques ou Euskaldunac passent pour descendre en droite ligne des Ibères. Quant aux Ligures, une forte dose de leur sang coulerait encore dans les veines des Niçois et des Génois d'aujourd'hui.

Ibères et Ligures furent subjugués et rejetés dans les montagnes alpestres et pyrénéennes par de nouveaux arrivants : les Celtes, appelés Galates par les Grecs et Galli — d'où Gaulois — par les Romains. Venus de l'Europe centrale, ils occupèrent peu à peu, vers le VIe siècle avant notre ère, le pays compris entre l'Atlantique, le Rhin et les Pyrénées. Il est probable qu'ils appartenaient à deux races différentes : l'une de haute taille, blonde, aux yeux bleus : l'autre de taille moyenne, aux cheveux et aux yeux bruns. Du reste, les métissages avec Ibères et Ligures introduisirent chez eux de multiples variétés.

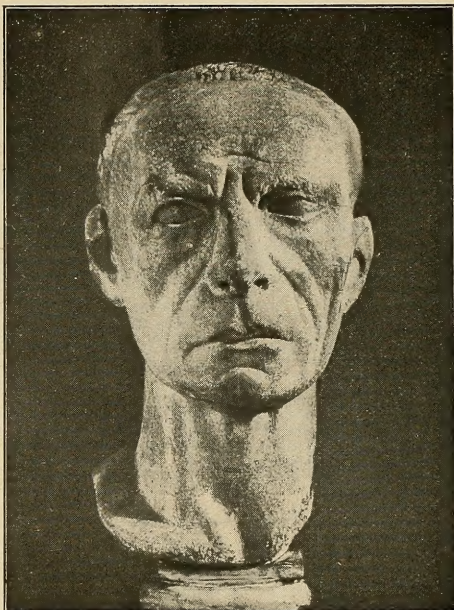


COMBATTANT GAULOIS. *Visage énergique, longs cheveux. A gauche, un légionnaire romain, la poitrine couverte d'une cuirasse. A droite, une hutte gauloise en joncs et paille tressée.* (Musée du Louvre. — Cl. Giraudon.)

## LA GAULE ET LES GAULOIS.

A l'époque où les Celtes se fixèrent en Gaule, le sol était couvert en grande partie de forêts de chênes, de landes, de marécages coupés de clairières fertiles qu'unissaient des pistes cavalières. Ils n'y constituèrent point un État unique, mais se divi-

sèrent en trois groupes de peuples : Aquitains au sud de la Garonne ; Celtes ou Gaulois proprement dits entre Garonne, Seine et Rhin ; Belges au nord de la Seine, eux-mêmes divisés en une soixantaine de petits États indépendants, jaloux les uns des autres, et luttant constamment entre eux pour acquérir la prééminence ou simplement gagner du butin et des esclaves. Ces petits États correspondaient en général à des unités géographiques fondées sur la nature du sol, le climat, les productions, etc. Aussi retrouve-t-on leur nom dans la désignation de toutes nos provinces, de tous nos « pays » : Benarnenses (Béarn), Ausci (Auch), Cadurques (Quercy), Lemovices (Limousin), Carnutes (Chartres), Arvernes (Auvergne), Biturijes (Berry), Rèmes (Reims), Treveri (Trèves), Mediomatrici (Metz), etc.



BUSTE DE JULES CÉSAR. *Le vainqueur des Gaules avait alors cinquante-trois ans. Le masque est rude, impérieux, et semble ne plus connaître la douceur du sourire.* (Coll. Stroganof, Rome.)

Chaque État se gouvernait comme il l'entendait. En général, au temps de César, la royauté avait à peu près disparu ; le pouvoir appartenait aux nobles, grands propriétaires, et aux Druides, à la fois prêtres, juges, savants et professeurs. Au-dessous de ces classes privilégiées venait d'abord la masse des hommes libres vivant d'agriculture, d'élevage et de chasse, puis une quantité considérable d'esclaves. Point de villes comparables aux belles cités grecques et latines, mais des villages formés de huttes grossières en terre sèche et en bois. Puis çà et là, en des lieux naturellement forts, dans une île, sur une colline escarpée, des « oppida », c'est-à-dire des camps retranchés où l'on se réfugiait en cas de guerre, tels Gergovie, Bibracte, Alésia, Uxellodunum, etc.

Les Gaulois avaient de belles qualités naturelles, qui du reste sont encore les nôtres : bravoure presque téméraire, générosité, franchise, amour de l'éloquence, promptitude à l'enthousiasme. Par contre, ils manquaient d'esprit de suite, de persévérance, se laissaient aller facilement au découragement et se montraient réfractaires à une discipline stricte. C'est cela surtout qui facilita leur soumission par les légions de César.

Les Gaulois croyaient à l'immortalité de l'âme et, comme tous les peuples de l'antiquité, adoraient un grand nombre de dieux symbolisant les eaux, les forêts, le tonnerre, la lumière (le nom du dieu Borvo par exemple, qui présidait aux sources, se retrouve dans Bourbon-Lancy, la Bourboule, Bourbonne-les-Bains). Ils n'édifiaient en l'honneur de ces dieux ni temples ni statues, mais leur sacrifiaient des victimes humaines : criminels, prisonniers de guerre que l'on égorgeait ou que l'on brûlait dans des mannequins d'osier.

Ils aimaient le luxe, la parure, teignaient en rouge leurs longs cheveux blonds, portaient au cou de lourds colliers d'or, mais ils ignoraient presque complètement ce qui est l'essentiel de la civilisation : les lettres, les sciences, les arts, et l'on a pu dire d'eux fort justement : « En face des Romains ils étaient à peu près comme les Kabyles en face des Français en Algérie, il y a quatre-vingts ans, quand nous commencions la conquête. »

## LA GAULE ROMAINE.

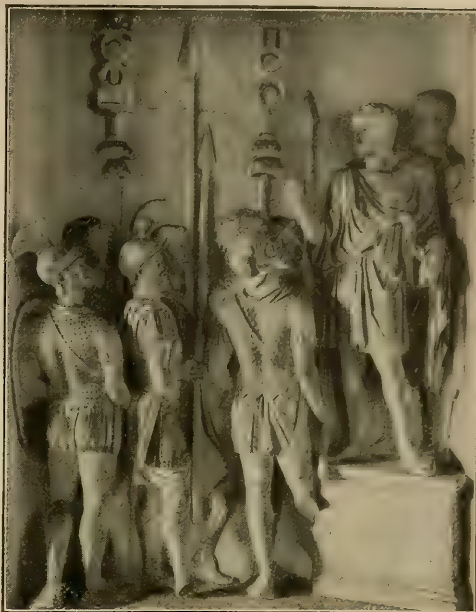
C'est naturellement par la région méditerranéenne, cette large porte ouverte sur l'Orient, qu'arrivèrent en Gaule les premiers étrangers pourvus d'une culture supérieure. Les Phéniciens eurent dès le Xe siècle quelques comptoirs à Monaco, à Villefranche, à Cavalaire, Port-Vendres. Ils furent remplacés au VIe siècle par des Grecs venus de

Phocée en Asie Mineure. Ces Phocéens fondèrent Massalia (Marseille), qui prospéra très vite et jalonna de ses filiales toutes les côtes provençales et languedociennes. Nice (Nikè, la ville de la victoire), Antibes (Antipolis, la ville d'en face), Olbia (près d'Hyères), Agde (Agathè Tychè, la bonne Fortune), s'ajoutèrent à Monaco et Port-Vendres. Ce sont les Hellènes qui introduisirent en Gaule l'usage de l'alphabet grec, de la monnaie, sans doute aussi la culture de l'olivier et de la vigne. Toutefois l'action directe et profonde de l'hellénisme se limita à la seule région côtière. Il était réservé à Rome de faire entrer notre patrie dans le cercle des nations civilisées.

Les Romains pénétrèrent en Gaule dès la fin du second siècle avant Jésus-Christ, sous le prétexte de défendre Marseille contre les razzias gauloises, en réalité pour s'assurer une route de terre vers l'Espagne récemment conquise. De 123 à 118 ils occupèrent le pays compris entre les Alpes et le Rhône, et en firent la province de la Gaule Transalpine ou la Province tout court (d'où le nom de Provence). En 78, Pompée y ajouta la Narbonnaise entre Rhône, Cévennes et Pyrénées. Enfin, de 58 à 50 avant Jésus-Christ, César, qui avait besoin pour ses desseins ambitieux d'acquérir une grande gloire militaire et de fortes




sommes d'argent, entreprit la conquête de la Gaule entière. Ses légions bien disciplinées, bien armées, eurent assez aisément raison des bandes gauloises paralysées, du reste, par les jalousies



MARC-AURÈLE HARANGUE SES LÉGIONS. *L'empereur philosophe dut, malgré lui, passer sa vie presque entière à protéger les frontières de l'Empire contre les attaques des Germains.* (Arc de Constantin à Rome. — Cl. Neurdein.)

et les rivalités intestines. En vain Vercingétorix essaya-t-il de faire naître chez ses compatriotes le sentiment de la patrie gauloise, en vain remporta-t-il quelques beaux succès, à Gergovie notamment ; il finit par succomber à Alésia, et la Gaule dut se plier au joug des vainqueurs.

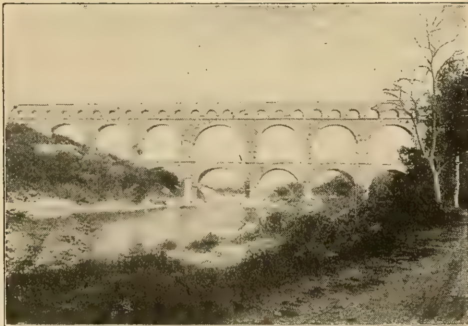
Elle le fit, il faut bien le dire, de fort bonne grâce, car la domination romaine fut, pour les Gaulois, un incontestable bienfait. Non seulement, en effet, les vainqueurs respectèrent les mœurs et les usages des vaincus, leur ouvrirent les rangs de leurs armées, leur donnèrent toutes sortes de privilèges, et, à partir de Caracalla, le droit de cité qui les rendait pleinement égaux aux Romains ; non seulement la Gaule connut enfin la paix, l'ordre, la tranquillité succédant à des siècles de guerres intestines ; non seulement elle se trouva protégée pendant quatre siècles contre toute menace d'invasions germaniques, mais elle se transforma à l'image de Rome, et devint, par l'éclat de sa civilisation, l'égale de l'Italie.

Des routes, si solides que leurs traces subsistent encore en maints endroits, la sillonnèrent en tous sens, remplaçant les pistes d'autrefois.



ARC DE TRIOMPHE D'ORANGE. *Les Gaulois romanisés ne manquèrent point, à l'exemple des villes grecques et latines, d'édifier dans leurs cités devenues riches et prospères, une foule de magnifiques monuments.* (Cl. Boulanger).

Des colons, des marchands, des vétérans romains se fixèrent un peu partout, s'unirent aux familles gauloises, leur firent adopter leurs costumes, leur genre de vie, leurs goûts, leurs dieux, jusqu'à leur langue, ce latin corrompu d'où sortit la langue romane, première étape vers le français. Des villes magnifiques, Arles, Nîmes, Vienne, Lyon, Bordeaux, Limoges, Autun, Metz, Strasbourg, etc., pleines d'édifices publics (Arènes d'Arles et de Nîmes, aqueduc du Pont du Gard, théâtre d'Orange, Maison Carrée de Nîmes, etc.), d'objets d'art, de maisons luxueuses décorées de mosaïques, remplacèrent les misérables bourgades gauloises.



LE PONT DU GARD. *A côté d'œuvres architecturales purement décoratives ou destinées au plaisir, la Gaule eut aussi ses routes solidement construites, ses ponts monumentaux, ses aqueducs indestructibles.* (Cl. Hachette.)

Des cultures nouvelles : noyers, châtaigniers, cerisiers, pruniers, pêchers, augmentèrent le bien-être des paysans, tandis que l'industrie (manufactures d'armes, tissage des draps) enrichissait les citadins. Enfin la disparition de la langue celtique et son remplacement par le latin firent très vite de la Gaule un pays de culture littéraire. Les Ecoles ou Universités de Bordeaux, Lyon, Toulouse, Autun enseignaient à des milliers d'étudiants les langues grecque et latine, le droit, la philosophie, la médecine, tandis que des écrivains gaulois : Cornélius Gallus, Trogue-Pompée, Pétrone, Ausone, se classaient au rang des meilleurs représentants de la littérature latine des derniers siècles.

Le christianisme fut apporté de bonne heure en Gaule, et les premiers chrétiens y devinrent comme ailleurs l'objet de sanglantes persécutions (martyre de saint Potin et sainte Blandine à Lyon, de saint Denis à Paris, de saint Saturnin ou Saint Sernin à Toulouse). Toutefois leur nombre ne cessa de grandir, et, lorsqu'en 380 Théodose fit du christianisme la religion officielle de l'Empire, la Gaule entière était chrétienne. Les derniers convertis furent, naturellement, les gens des campagnes, toujours réfractaires aux nouveautés. Aussi les mots *paysan* et *païen* dérivent-ils du même terme latin : *paganus*. Les Eglises reçurent des Empereurs un grand nombre de privilèges et immunités (exemption d'impôts, de service militaire, tribunaux particuliers, etc.). Elles s'enrichirent des dons des fidèles, de la dîme sur les récoltes, etc., et les évêques devinrent les premiers personnages de la cité.

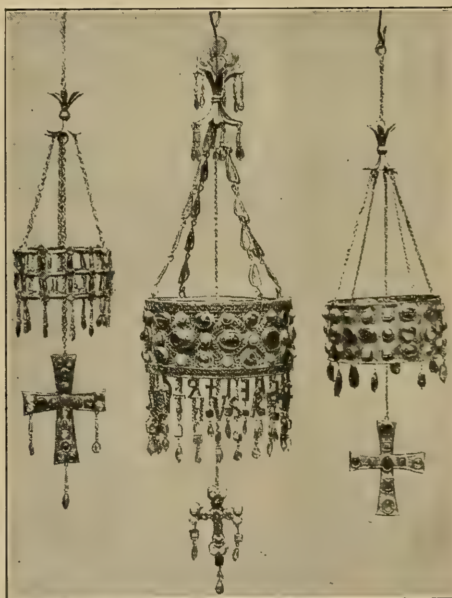
LES INVASIONS GERMANIQUES. Cette magnifique prospérité dont la Gaule jouit pendant quatre cents années prit fin brusquement, au début du V^e^ siècle, sous le choc des invasions germaniques — l'un des événements les plus considérables et les plus néfastes de l'histoire de l'humanité.

Longtemps contenues sur la rive droite du Rhin par les légions romaines échelonnées de *Basilea* (Bâle) à Utrecht (*Ad trajectum*) en passant par *Argentoratum* (Strasbourg), *Mogontiacum* (Mayence), *Confluentes* (Coblence),



L'AUTEL SAINT-TROPHIME A ARLES. *La décadence des arts, déjà très sensible au* III^e^ *siècle de notre ère, s'accentua bien plus encore à partir du* V^e^ *siècle et des invasions germaniques. Ce fut le début d'une longue période de barbarie qui dura jusqu'au* XI^e^ *siècle et dont on peut juger par l'inexpérience, la gaucherie de ce bas-relief.*

*Colonia Agrippina* (Cologne), etc., les tribus barbares de Germanie profitèrent de l'affaiblissement des armées romaines, composées du reste en grande partie d'auxiliaires barbares, pour se ruer à l'assaut et au pillage de cette proie prodigieuse étalée devant eux : l'Empire romain. En Gaule passa d'abord le flot dévastateur des Suèves, des Alains, des Vandales (407) qui, par l'Espagne, défilèrent jusqu'en Afrique. Derrière eux vinrent les Wisigoths (412), les Burgondes, les Francs, les Flamands qui se fixèrent respectivement en Aquitaine, dans la vallée de la Saône, en Gaule-Belgique et se fondirent promptement dans la masse des Gallo-Romains dont ils adoptèrent à peu près partout la langue (exception faite pour la Flandre et les pays situés immédiatement sur la rive gauche du Rhin, où l'élément germanique fut particulièrement nombreux).



COURONNES DES ROIS WISIGOTHS. *Les Wisigoths fondèrent un vaste royaume qui s'étendait de l'Aquitaine à l'Andalousie et qui disparut à la suite des invasions arabes* (VIII^e^ *siècle*). (Musée de Cluny.)

Barbares et Gallo-Romains s'entendirent en 450 pour arrêter, à la bataille des Champs Catalauniques, une invasion nouvelle, plus redoutable que toutes les autres, celle des Huns d'Attila, puis ils se partagèrent la Gaule et y créèrent une série de royaumes indépendants : royaume des Wisigoths, royaume des Burgondes, royaume des Francs Saliens et Ripuaires, royaume gallo-romain de Syagrius.

Ces invasions, en Gaule comme dans le reste de l'Empire, ne marquèrent pas seulement un temps d'arrêt dans le développement de la civilisation, mais elles eurent comme résultat un retour en arrière, une reprise de la barbarie, comme ces champs momentanément abandonnés dont



Un chef Franc. *Vêtu d'un manteau, d'une veste de fourrure, d'une tunique de laine et d'un pantalon serré par des bandelettes, il tient en mains la hache de guerre ou « francisque » et la lance ou « framée ».* (Musée d'artillerie.)

la brousse et la forêt s'emparent de nouveau. Non seulement les temples, les œuvres d'art, les monuments furent détruits ou mutilés, mais, chose à peine croyable, on oublia tout ce que les Anciens avaient su. Il n'y eut plus, pendant six à sept siècles, un seul artiste, un seul écrivain digne de ce nom. Les mœurs, en dépit du christianisme, redevinrent semblables à celles des Assyriens : il suffit d'ouvrir les chroniques de Grégoire de Tours, de se rappeler l'histoire de Clovis, de Brunehaut, de Frédégonde pour constater l'incroyable sauvagerie, la naturelle et presque inconsciente férocité des gens de ce temps-là. En se mélangeant aux Gallo-Romains, les nouveaux venus n'adoptèrent point — comme ç'avait été le cas lors de la conquête de la Grèce par les Romains — leur culture supérieure ; ils les entraînèrent à leur suite à la barbarie. On ne passe pas, en effet, brusquement de l'état sauvage à la plus raffinée des civilisations : il y faut une initiation préalable qui manquait aux Germains. Sous leur choc l'édifice prodigieux, objet de leurs désirs, s'effondra, comme un géant maladroit brise le bijou qu'il admirait, et seules des ruines amoncelées rappelèrent à la mémoire des hommes les souvenirs impérissables de la grandeur romaine.

La dynastie mérovingienne. Aussi l'histoire de notre pays entre le v^e^ et le x^e^ siècle peut-elle se résumer très brièvement. Par ailleurs les documents sont, pour cette période, si rares et de si médiocre valeur que nous la connaissons assurément beaucoup moins bien que telle ou telle période de l'histoire romaine ou grecque, voire égyptienne.

Parmi les royaumes barbares établis en Gaule au v^e^ siècle, celui des Francs Saliens prit avec Clovis, fils de Mérovée (481-511), la prééminence. Intelligent et rusé, parfaitement dénué de scrupules, Clovis sut d'abord se concilier la puissante protection du clergé catholique par son mariage avec Clotilde et son habile conversion. L'obtention des titres romains de patrice et consul à lui décernés par un empereur d'Orient lui gagna les Gallo-Romains ; enfin des assassinats le débarrassèrent des autres rois francs. Aussi, vainqueur de Syagrius à Soissons, des Alamans à Tolbiac, des Wisigoths à Vouillé, il étendit son autorité du Rhin aux Pyrénées et fut le vrai fondateur de la dynastie mérovingienne.



Cavaliers germains. *Les envahisseurs germains qui détruisirent l'Empire romain durent en grande partie leurs succès à la supériorité de leur cavalerie.* (Bas-relief de la colonne Antonine.)

Cette dynastie dura jusqu'en 752. Mais l'unité politique créée par Clovis disparut avec lui. Se conformant à la vieille coutume germanique, Clovis avait partagé son royaume entre ses quatre fils. Ce fut, entre rois de Neustrie (l'Ouest de la France), d'Austrasie (l'Est), de Burgondie, d'Aquitaine, l'origine d'une série presque ininterrompue de guerres sauvages, une période d'atroce bar-

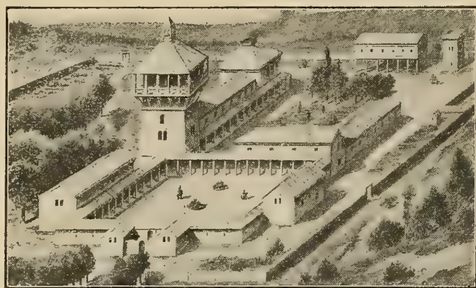
CRYPTE DE SAINT-PAUL A JOUARRE. ⌀ *Il nous reste fort peu de monuments de l'époque mérovingienne, fait très naturel, étant donnée l'effroyable barbarie de ces tristes temps. Dans la crypte que nous montrons ici, il n'y a même de proprement mérovingien que le sarcophage (à gauche, au premier plan) renfermant les restes d'une abbesse, nommée Tetchilde, morte en 660. Chapiteau et colonnes datent d'une époque très postérieure.* (Cl. Neurdein.)

barie au milieu de laquelle le règne de Dagobert (628-638) aidé de saint Eloi apparaît comme une trop courte trêve.

Les Mérovingiens s'usèrent par ces querelles stériles. Ils durent, pour s'attacher leurs leudes, abandonner à leurs convoitises une bonne partie de leurs domaines. Ils perdirent ainsi toute puissance, toute autorité, et, incapables de rien tenter de grand, méritèrent le surnom de Rois Fainéants.




Une famille nouvelle profita de leur faiblesse, celle des Héristal. De 687 à 751, Pépin de Landen, Charles Martel et Pépin le Bref, maires du Palais d'Austrasie, devinrent peu à peu les vrais rois de fait, sans en avoir encore le titre. Ils eurent le mérite de reconstituer l'unité politique de la Gaule en conquérant la Neustrie, l'Aquitaine, la Burgondie, en expulsant les derniers Wisigoths demeurés en Septimanie (Languedoc). Ils arrêtèrent à Poitiers l'invasion arabe (732). Surtout ils devinrent les alliés de la papauté en soutenant la mission de saint Boniface, et en donnant au Pape des territoires enlevés aux Lombards, origine première des Etats de l'Eglise. Tant de services demandaient une récompense éclatante. En 751, avec l'autorisation du pape Zacharie, Pépin le Bref enfermait dans un couvent le dernier roi mérovingien et prenait le titre de



Une villa mérovingienne (restauration). *Comme les riches propriétaires gallo-romains, les chefs francs habitaient de vastes maisons de campagne, avec granges, celliers, étables, logis pour les colons, et tour de défense.*

roi. Le pape Etienne II le sacrait solennellement dans la basilique de Saint-Denis : la dynastie carolingienne et la dynastie de droit divin se trouvaient créées du même coup.

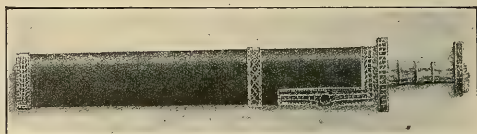
LA DYNASTIE CAROLINGIENNE. Cette seconde dynastie franque (751-987) eut une destinée singulièrement semblable à la première. Ses débuts furent admirables. Après le règne glorieux de Pépin (751-768), Charlemagne (768-814) fut un homme d'un véritable génie, très supérieur à son siècle, digne en tout de ce surnom de grand que la postérité lui concéda.



Monnaies mérovingiennes. *Les rois mérovingiens cherchèrent à imiter les monnaies romaines. Mais la pauvreté du dessin, la grossièreté de la frappe, témoignent de la barbarie de l'époque où ils vivaient.* (Cab. des Médailles.)

Ses innombrables expéditions militaires en Espagne contre les Sarrasins, en Italie contre les Lombards, en Germanie contre les Saxons, les Slaves, les Avars, etc., n'étaient pas destinées seulement à accroître son royaume, mais à propager le christianisme, c'est-à-dire la civilisation. Grâce à lui, la Germanie entière devint chrétienne jusqu'à l'Elbe, et les marches militaires qu'il établit aux frontières : Brandebourg, Autriche, Lusace, etc., continuèrent, par la suite, une œuvre progressive d'extension territoriale, de perfectionnement religieux et économique.

A l'intérieur, il sut organiser son vaste Empire avec un remarquable sens des nécessités pratiques, plaçant à la tête de chaque circonscription administrative un comte, un duc, un marquis, véritable préfet nommé par lui, révocable à sa volonté, étroitement surveillé par des inspecteurs généraux : les *Missi dominici*. Ses lois ou Capitulaires sont en général des modèles de sagesse et de bon sens, et tout ce que ses naïfs biographes nous rapportent de ses goûts, de ses fondations d'écoles, montre en Charles un esprit très ouvert, très compréhensif, déjà presque moderne par son indépendance et son ampleur.



Épée franque. *Epée trouvée dans le tombeau de Childéric, père de Clovis. Ornements en émail rouge, cloisonné d'or.* (Cab. des Médailles.)

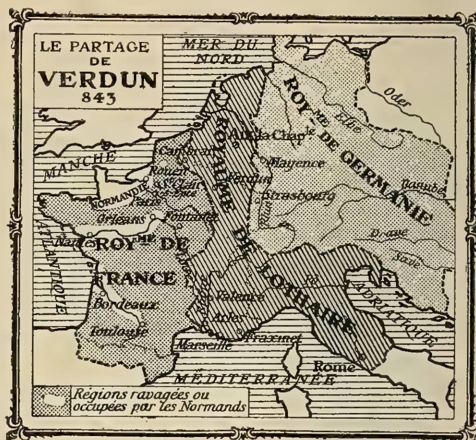
Mais l'œuvre de Charles ne lui survécut pas, et son Empire trop vaste, composé de trop de peuples différents, se désagrégea promptement. Ses petits-fils se disputèrent âprement sa succession, puis finirent par s'entendre pour en régler à l'amiable le partage. Ce fut l'objet du Traité de Verdun (843), l'un des plus importants de l'Histoire, non pas seulement de notre pays, mais de l'Europe entière.

Ce traité consacrait en effet définitivement la séparation de la Germanie donnée à Louis le Germanique et de la Francie (on ne disait plus la Gaule) donnée à Charles le Chauve. Désormais ces deux pays devaient vivre d'une



STATUETTE DE CHARLEMAGNE. ⌀ *Il est probable — mais non certain — que cette petite statue, provenant de la cathédrale de Metz, représente Charlemagne. C'est en tout cas l'effigie d'un empereur carolingien. Elle représente un personnage couronné, avec les insignes impériaux, l'épée dans la main droite, le globe dans la main gauche et enveloppé du grand manteau des Francs.* (Musée Carnavalet. - Cl. Hachette.)

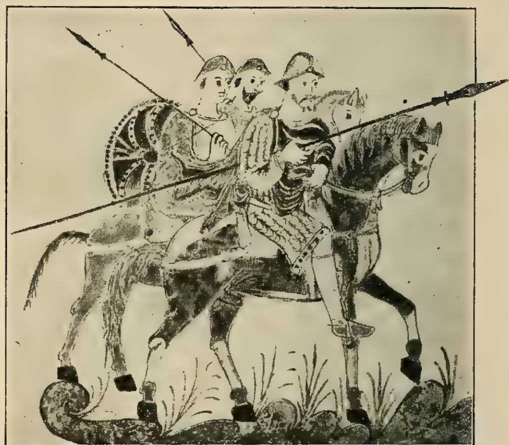



vie tout à fait distincte et presque nécessairement rivale. Entre les deux, une longue bande de territoires allant de la mer du Nord à l'Italie était la part de Lothaire. Sorte d'Etat tampon, fait de pièces et de morceaux sans forte soudure, cette Lotharingie (Hollande, Belgique orientale, Lorraine proprement dite, Alsace, vallées de la Saône et du Rhône) ne pouvait avoir de vie propre. Elle se dissocia très vite et la France et l'Allemagne n'ont pas cessé, au cours des siècles, de se disputer sa possession : la guerre de 1914 fut l'épisode le plus récent de cette longue querelle.



Charles le Chauve. ⌀ *L'empereur, assis sur un trône d'argent et d'or, reçoit l'abbé de Saint-Martin de Tours qui lui fait hommage d'un manuscrit de la Bible.* (Miniature, Bibl. Nat. — Cl. Berthaud.)



Troupe de cavaliers carolingiens. ⌀ *Casqués de fer, ils sont armés d'une longue lance et protégés par une cuirasse d'écailles de métal : la brogne.* (Miniature du psautier du monastère de Saint-Gall, Suisse.)

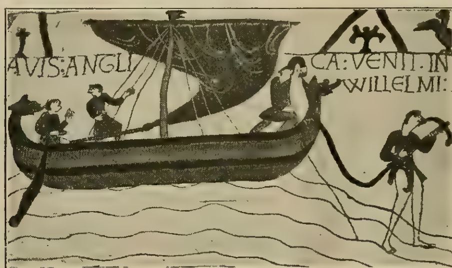
Ce démembrement n'était, du reste, que le prélude d'un autre infiniment plus complet. Les Carolingiens de France et de Germanie (Charles le Chauve, le Gros, le Simple, Louis l'Enfant, etc.) ne furent en effet, comme les derniers Mérovingiens, que des princes fort médiocres, en général, incapables de protéger leurs sujets contre les ravages des derniers envahisseurs barbares : Normands, Sarrasins, Hongrois (les Ogres des légendes). Avant de se

fixer à l'embouchure de la Seine et de se christianiser (Traité de Saint-Clair-sur-Epte, 911), les Normands avaient impunément ravagé pendant tout le IX^e siècle la Gaule presque entière ; les Sarrasins, déjà maîtres de la Sicile, demeurèrent pendant quatre-vingts ans établis dans les monts des Maures en Provence ; les Hongrois poussèrent leurs incursions jusqu'en Bourgogne. Il fallut, devant l'incapacité, la lâcheté, la faiblesse des rois, que les hommes se défendissent eux-mêmes. Les grands propriétaires organisèrent des troupes de soldats, se bâtirent des châteaux forts et devinrent les protecteurs naturels, les seigneurs des paysans d'alentour.



COURONNE DITE DE CHARLEMAGNE. *Elle est faite de huit plaques d'or dont quatre ornées de personnages sur émail, quatre de perles, de saphirs et d'émeraudes.* (Trésor impérial de Vienne. — Cl. Giraudon.)

D'autre part, les fonctionnaires royaux : comtes, ducs et marquis, échappèrent à l'autorité royale, rendirent héréditaires leurs titres viagers et furent les maîtres dans leurs circonscriptions, Ainsi naquit la féodalité qui, en multipliant à l'infini les domaines des possesseurs de fiefs, réduisit à rien l'autorité du roi.




UNE BARQUE NORMANDE. *Montés sur de frêles esquifs de ce genre, les hardis aventuriers normands parcoururent tout l'Atlantique nord et dévastèrent les côtes de l'Europe occidentale.* (D'après la tapisserie de Bayeux.)

L'une des familles féodales ainsi formées joua, au temps des derniers Carolingiens, un rôle analogue à celui des Héristal.

Robert le Fort, créé duc par Charles le Chauve, fut le fondateur de cette famille, qui se signala par son énergie dans la lutte engagée contre les Normands. Eudes, fils de Robert et comte de Paris, son gendre Raoul, son neveu Hugues le Grand, furent, pendant tout le XI^e siècle, les vrais chefs du royaume, disposant à leur gré de la couronne soit pour eux-mêmes, soit en faveur des derniers descendants dégénérés de Charlemagne. En 987 enfin, Hugues Capet, fils de Hugues le Grand, était définitivement choisi par les évêques et les comtes comme roi de France. La troisième dynastie française, créée en fait depuis près de trois quarts de siècle, ne date réellement que de cette élection.

EXPLICIUNT CAPITULA.
Plerique mortalium

SPÉCIMEN D'ÉCRITURE CAROLINGIENNE (Fragment d'un manuscrit de la vie de saint Martin, d'après Prou.)



LE PALAIS DES PAPES A AVIGNON. ⌀ *Après l'attentat d'Anagni et la mort de Boniface VIII, Avignon devint pendant soixante-dix ans (1309-1378) le siège de la papauté. Les papes y vécurent dans une étroite dépendance des rois de France. Ils s'y firent construire une magnifique demeure, forteresse et palais à la fois, et, délaissant les grands rêves de domination universelle chers à leurs prédécesseurs romains, ils s'occupèrent exclusivement de leurs intérêts temporels.* (Cl. Neurdein.)

*CHAPITRE II*

# LA FRANCE SE FORME SOUS LES CAPÉTIENS

LES CAPÉTIENS DIRECTS (987-1328). ⌀ ⌀ Le royaume de Hugues Capet ne comprenait pas toute la vraie France, mais seulement les pays situés entre l'Atlantique, les Pyrénées, le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Le reste du territoire (Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Savoie, Dauphiné, Provence) était alors soit indépendant, soit rattaché au Saint-Empire germanique.



SCEAU DE L'UNIVERSITÉ. ⌀ 1292 (Archives nationales.)

Malgré son titre royal, Hugues n'était rien de plus qu'un seigneur semblable aux autres. Il ne possédait en propre que le *domaine royal*, c'est-à-dire le petit pays compris entre Noyon et Orléans avec Paris au centre. Encore s'y trouvait-il des châtelains qui lui refusaient toute obéissance. Le reste de la France était partagé en domaines féodaux, vassaux du roi, mais, en fait, pleinement indépendants (duchés et comtés de Flandre, Champagne, Blois, Bretagne, Normandie, Anjou, Bourgogne, Aquitaine, Gascogne, Toulouse). Ces grands fiefs étaient à peu près tous plus considérables que le comté de Paris, domaine du roi. De plus, à la suite de la conquête normande en Angleterre (1066) et de mariages heureux, un vassal des Capétiens, le comte d'Anjou Henry Plantagenet, se trouva maître à la fois de l'Angleterre, de la Normandie, de l'Anjou, du Poitou, de l'Aquitaine et de la Gascogne (1154), dix fois plus riche, par conséquent, et plus puissant que son suzerain.

La situation des Capétiens paraissait désespérée : leurs ressources étaient insignifiantes, et colossale la tâche qu'ils avaient à remplir. Il leur fallait en effet :

1° Accroître le domaine royal de façon qu'il se confondît peu à peu avec le royaume même, et, pour cela, chasser les Anglais de France ;

2° Étendre ce royaume hors de ses limites de 987 vers les frontières naturelle de l'ancienne Gaule : Alpes et Rhin ;

3° Réduire à l'obéissance tous les sujets ; quels qu'ils fussent, et faire du roi un maître absolu.

Cette œuvre se réalisa cependant en deux temps et en six siècles.

Dans la première période (987-1328) régnèrent les Capétiens directs. Presque tous sont des hommes intéressants, et quelques-uns d'entre eux : Philippe Auguste, Saint Louis, Philippe le Bel, des souverains d'un véritable génie. Grâce à l'hérédité qu'ils eurent l'habileté d'établir dès le début et qui assurait la continuité de leur politique, grâce à

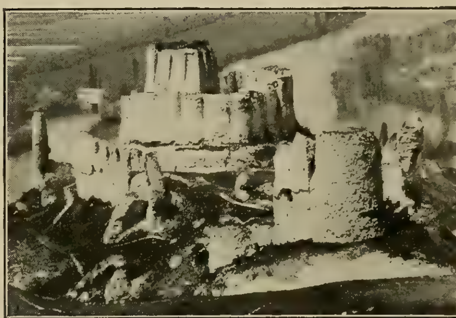




Les châteaux de Falaise et de Coucy. *Types de ces puissantes forteresses qui pullulèrent dans l'Europe entière à l'époque féodale. Retranchés à l'abri des fossés profonds, des tours formidables, des murailles épaisses de plusieurs mètres, les seigneurs pouvaient impunément braver l'autorité de leurs suzerains ou du roi. Le château de Coucy a été presque complètement détruit par les Allemands en 1917.* (Cl. Neurdein.)

l'appui de l'Église de France, grâce à leurs talents et à leur bonne fortune, ils obtinrent les résultats suivants :

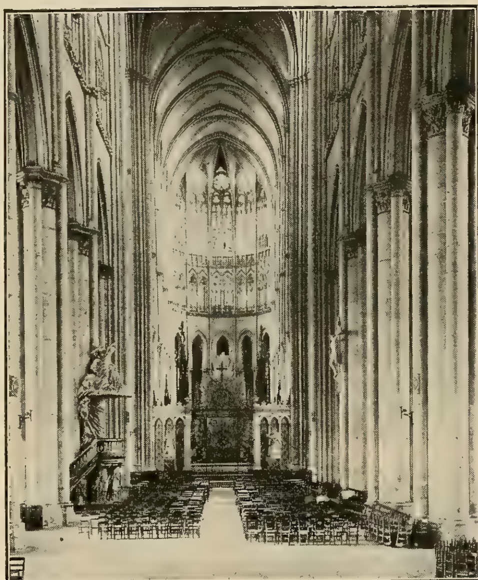
*a*. D'abord l'extension considérable du domaine royal. Les Anglais et leurs alliés, vaincus à Bouvines (1318), à la Roche-aux-Moines, à Taillebourg, à Saintes (1242), perdirent Normandie, Anjou, Touraine, Maine et Poitou. La Croisade contre les Albigeois donna aux Capétiens le Languedoc et le comté de Toulouse. Des mariages heureux ou des achats habiles leur procurèrent le Vermandois, l'Artois, les Comtés de Blois et de Chartres, la Champagne, Lyon, le Vivarais, le comté de Valence. Bref, en 1328, quand mourut Charles IV le Bel, le dernier des Capétiens directs, le domaine royal équivalait à cinquante-neuf de nos départements, alors qu'en 987 il en représentait à peine deux !



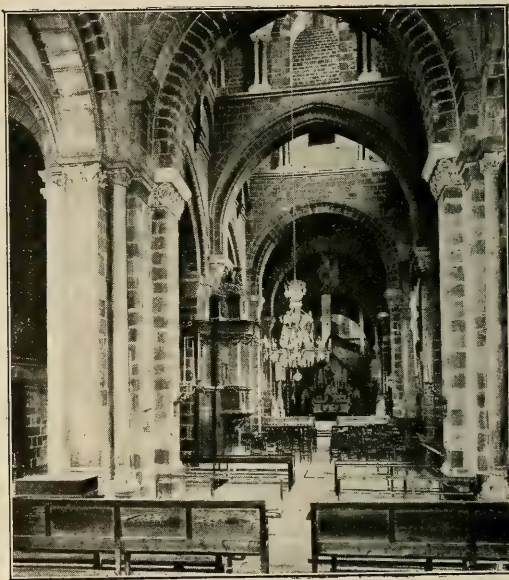
Le Chateau-Gaillard. *Construit par Richard Cœur de Lion en 1196, pour protéger la frontière de la Normandie, il fut pris d'assaut, quinze ans plus tard et démantelé par l'armée de Philippe Auguste.* (Cl. Neurdein.)




*b*. En second lieu, l'augmentation de leur autorité, qui va de pair avec la décadence des institutions féodales. Hugues Capet ne pouvait rien sur ses vassaux : Saint Louis, Philippe le Bel parviennent à se faire obéir de tous, interdisent les guerres privées, enlèvent aux grands barons les droits régaliens, placent dans les provinces des fonctionnaires : prévôts et baillis, sénéchaux et baillis qui représentent le roi, s'occupent, en son nom, de la justice, des travaux publics, de l'armée, et remplissent peu à peu toutes les fonctions jusqu'alors réservées aux seigneurs. Près du roi, le Grand Conseil prend en mains l'administration générale, le Parlement règle les questions juridiques, la Chambre des Comptes se charge des affaires financières. Rien ne prouve mieux, du reste, la puissance acquise dès cette époque par nos rois que le triomphe remporté par

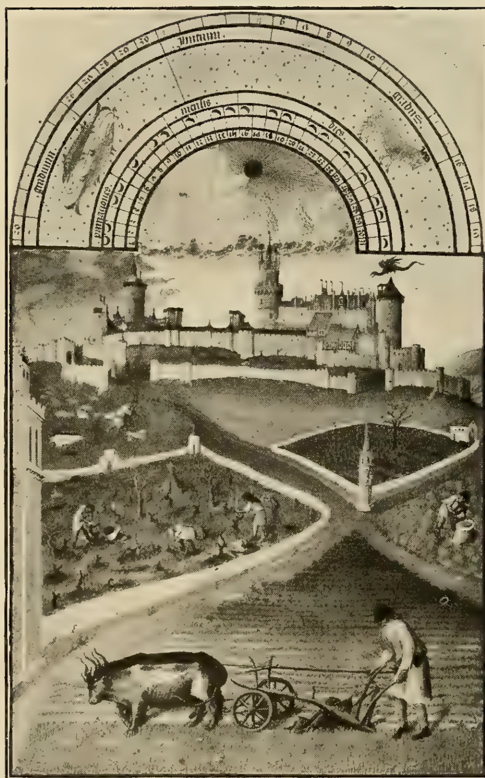


NEF DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS. *Type de pur style ogival ou « français ». Faisceau de minces colonnades s'élançant jusqu'à plus de 40 mètres de hauteur.* (Cl. Neurdein.)



GRANDE NEF DE NOTRE-DAME DU PUY. *Type du style roman auvergnat. Piliers trapus soutenant une voûte basse, en plein cintre.* (Cl. Hachette.)

Philippe le Bel, avec l'appui de tout son peuple réuni en États généraux, sur la papauté dont les prétentions temporelles avaient trouvé en Boniface VIII un défenseur d'une rare intransigeance. Non seulement l'attentat d'Anagni (1203) mit fin, à jamais, aux grandes ambitions pontificales, mais le transfert momentané de la papauté à Avignon plaçait sous la surveillance immédiate des princes capétiens le chef suprême de l'Église, la plus haute personnalité morale de ce temps. Aussi est-ce à bon droit que les légistes de Philippe le Bel, retrouvant dans la loi romaine la théorie de l'absolutisme, la résumèrent à l'usage de leur roi dans la formule fameuse : « Ce qui plaît à faire au roi doit être tenu pour la loi. »



UN DOMAINE SEIGNEURIAL. *Le château couronne la butte. Sur les pentes, paysans, serfs au travail.* (Miniature.)

Dans le même temps, à la barbarie du moyen âge succédait une ère nouvelle, une véritable renaissance intellectuelle et artistique, sociale même, qui précéda la grande Renaissance gréco-romaine des XV$^{e}$-XVI$^{e}$ siècles, et dont la France fut la principale initiatrice.

C'est en terre de France, en effet, que naquirent l'église romane d'abord, puis la cathédrale ogivale. C'est chez nous que l'ogive donna ses chefs-d'œuvre à Reims, Paris, Chartres, Amiens avant

d'essaimer en Angleterre, en Espagne, en Flandre, en Allemagne, en Italie et même, grâce aux Croisades, en Orient. Architectes, verriers, sculpteurs, tous ont leur part dans ces merveilleuses créations, vivants symboles d'un siècle de foi. Les édifices civils, d'abord fort négligés et de construction massive, deviennent, à partir du XIII^e^ siècle, harmonieux et beaux, et, dans notre France entière, les exemples abondent d'hôtels, de maisons communes, de collèges, de palais qui doivent à l'ogive leur grâce originale et leur élégante variété.

C'est encore en France que se fondent les premières Universités (Paris et Montpellier), que troubadours et trouvères créent, en langue vulgaire, une littérature d'une richesse, d'un coloris étonnants, qui s'élève parfois à la dignité de chef-d'œuvre : chansons de gestes comme le *Poème de Tristan*, la *Chanson de Roland*, etc., sirventes, canzones, lais d'amour, poèmes allégoriques comme le *Roman de la Rose* ou satiriques comme *le Roman de Renart*, fabliaux, contes drolatiques, mystères, moralités, farces, soties, origine de notre théâtre dramatique. Déjà nos poètes font école à l'étranger, et notre langue prend en Europe une prééminence qu'elle n'a plus jamais perdue. « Le langage français est plus délectable et plus commun à toutes gens », disait en 1265 le Florentin Brunetto Latini. Aussi en Allemagne, à côté des vieilles traditions germaniques, qui servent de base aux *Niebelungen*, ce sont des poèmes français que les Minnesingers traduisent ou imitent, et nos héros de la Table Ronde trouvent des aèdes en Angleterre, en Espagne, jusqu'aux pays scandinaves.

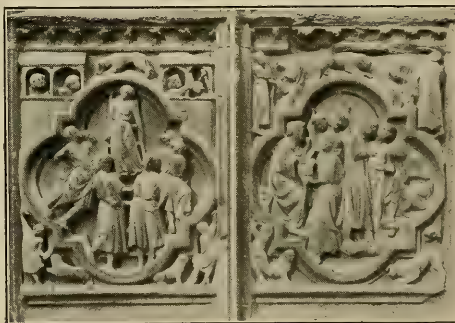
Cette prestigieuse vitalité de la France, sa force d'expansion se manifestent encore, et non moins clairement, par les exploits de ses soldats. Dès 1066 les Normands francisés du duc Guillaume conquéraient l'Angleterre. D'autres Normands allaient fonder, dans l'Italie du Sud, le brillant royaume des Deux Siciles qui passa, au XIII^e^ siècle, entre les mains de Charles d'Anjou, frère de Saint Louis. Par delà les Pyrénées, des chevaliers francs guerroyaient contre les Sarrasins maîtres de l'Espagne, et c'est en faveur d'une dynastie française venue de Bourgogne que fut créé en 1139 le premier royaume de Portugal. Une autre dynastie française, des-



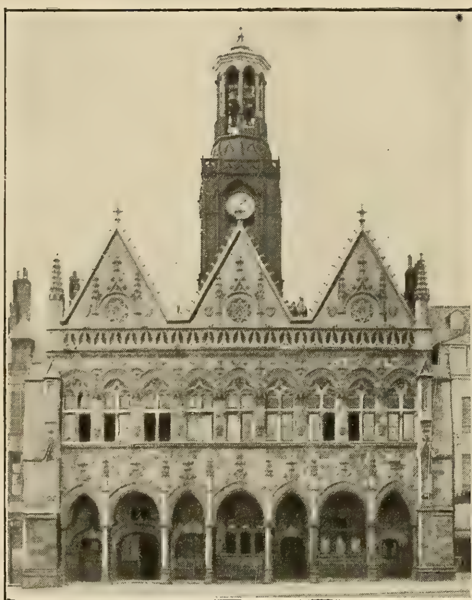
CHRISTINE DE PISAN DANS SON CABINET DE TRAVAIL. *La première de nos « femmes de lettres » (XIV^e^ siècle) écrivit bon nombre d'ouvrages en prose et en vers, histoire, morale, etc.* (Bibl. Nat.)



PAYSANS AU TRAVAIL. *Le faucheur et le vigneron au XIII^e^ siècle.* (Médaillons sculptés du portail de la cathédrale d'Amiens. — Cl. Giraudon.)

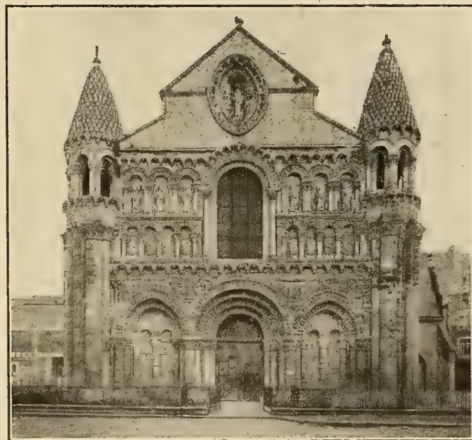


LA VIE DES ÉCOLIERS. *A gauche, des écoliers lapident une femme attachée à l'échelle de justice; à droite, ils prêtent serment entre les mains du recteur.* (Portail sud de Notre-Dame de Paris.)



HOTEL DE VILLE DE SAINT-QUENTIN. ⊘ *A partir du XIIIe siècle, l'architecture civile du moyen âge complète harmonieusement les chefs-d'œuvre de l'art religieux.*

cendant d'un neveu de Saint Louis, régna en Hongrie à partir de 1308 pendant près d'un siècle, tandis que les Tchèques de Bohème élisaient, vers la même époque, comme souverain un prince français de la maison de Luxembourg. Enfin, parmi les millions d'hommes qui prirent part aux Croisades, entre 1095 et 1270, les Français tinrent une place prépondérante à ce point que, pour les Orientaux, le mot *Franc* devint synonyme d'*Européen*. Ce sont des Français qui devinrent empereurs de Constantinople, rois de Jérusalem, de Chypre, de Thessalonique, princes d'Edesse, d'Antioche, de Morée, ducs de Thrace et d'Athènes, marquis de Thessalie, etc., etc. C'est depuis cette époque que notre langue devint familière aux Syriens comme aux Moraïtes, aux Grecs de Stamboul comme aux gens de Smyrne, de Beyrouth, d'Alexandrie. Nous occupâmes dès lors en pays musulmans une place que les « Capitulations » de François Ier rendirent plus forte, que l'expédition de Bonaparte confirma et que, malgré les efforts de nos adversaires, les jalousies de nos alliés, nous n'avons pas encore tout à fait perdue.



NOTRE-DAME-LA-GRANDE, A POITIERS. ⊘ *Style roman caractérisé notamment par l'emploi de l'arc en plein cintre, la faible hauteur de l'édifice, le petit nombre des ouvertures, les toits coniques des tours.* (Cl. Hachette.)



LISIEUX : VIEILLES MAISONS. ⊘ *Joli type de maison bourgeoise au XVe siècle : rez-de-chaussée en retrait, charpente apparente, grand toit en auvent.* (Cl. Neurdein.)

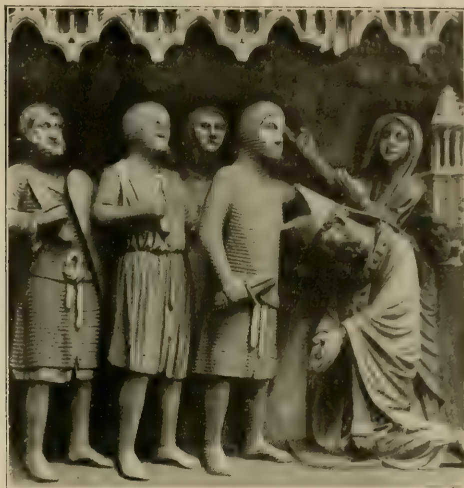
## LES PREMIERS VALOIS. ⊘ ⊘

En 1328, aux Capétiens directs succédèrent les Capétiens-Valois. Ils régnèrent jusqu'en 1589 et les meilleurs d'entre eux devaient compléter brillamment l'œuvre d'unité et d'hégémonie entreprise par leurs prédécesseurs. Ce ne fut point, toutefois, sans à-coup, et la France connut au XIVe et au XVe siècle quelques-unes des heures les plus graves, les plus tristes de son histoire.

Les deux crises auxquelles il s'en fallut de peu qu'elle ne succombât furent : la Guerre de Cent ans (1337-1453), puis la lutte contre Charles le Téméraire.

Sous les règnes de Philippe VI et de Jean

le Bon, princes braves et brillants, mais d'intelligence médiocre, les Anglais, qui conservaient toujours en France la Guyenne et dont les rois prétendaient à la succession capétienne, reprirent les armes contre nous. Vainqueurs à Crécy (1346), Calais (1347), Poitiers (1356), ils nous obligèrent d'abord, par le traité de Brétigny (1360), à leur céder Poitou, Limousin et Périgord. Le sage Charles V rétablit un moment les choses avec l'aide de Duguesclin, et parvint, en dix ans, à reprendre aux Anglais à peu près toutes leurs possessions (1369-1380). Mais la folie du roi Charles VI, les luttes entre Armagnacs et Bourguignons, l'infâme trahison de la reine Isabeau (de Bavière) compromit à nouveau si gravement ces heureux résultats qu'en 1420, après la défaite d'Azincourt (1415), le honteux traité de Troyes livrait la France entière au roi anglais Henry V.

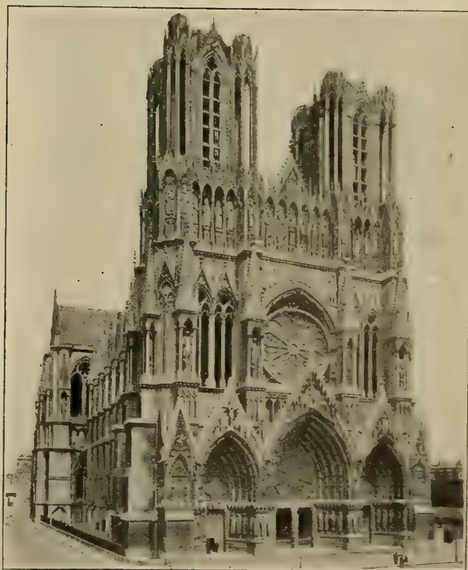


COSTUMES MILITAIRES DU XIII^e SIÈCLE. *Même armement que dans la vignette précédente. Les trois chevaliers portent la cotte de mailles d'acier ou « haubert » qui les enveloppe plus ou moins complètement.* (Cathédrale de Reims.)



LE SIÈGE D'UNE VILLE (XII^e SIÈCLE). *La cité vient d'être prise d'assaut. Les vainqueurs, protégés par une cotte de mailles et de grands boucliers oblongs, incendient les maisons,* (Manuscrit d'Herrade de Landsberg.)

Alors parut Jeanne d'Arc. Raffermissant les courages par son prestigieux exemple, elle communique à tous la vaillance, l'ardeur, les généreux espoirs dont son grand cœur est plein. Orléans est délivré, les Anglais battus à Patay, Charles VII sacré à Reims (mai-juillet 1429). Prise en mars 1430 à Compiègne par les Bourguignons, vendue aux Anglais, abandonnée par Charles VII, le long supplice que fut son odieux procès, et sa mort sur le bûcher (30 mai 1431) ne firent que rendre plus exécrable aux Français la présence de l'ennemi. Un sentiment jusqu'alors, non pas inconnu, mais indistinct encore et insuffisamment généralisé, le patriotisme, grandit tout à coup dans les douleurs et les hontes de l'invasion; et quand les victoires de Formigny en 1450 et de Castillon en 1453 eurent débarrassé à jamais notre territoire de l'occupation anglaise, la France n'y gagna pas seulement la Guyenne, anglaise depuis trois siècles, elle y gagna surtout



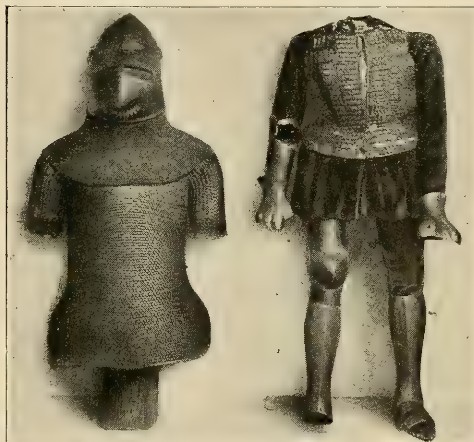
CATHÉDRALE DE REIMS. *La photographie montre ce merveilleux chef-d'œuvre de l'architecture ogivale tel qu'il était avant les bombardements et les incendies de la Grande Guerre.* (Cl. Neurdein.)

d'avoir pris conscience d'elle-même. A partir de ce jour elle forma vraiment une nation.

Malheureusement les derniers Capétiens et les Valois, en attribuant à leurs fils cadets des provinces comme apanages, avaient laissé se reconstituer une féodalité nouvelle : maisons d'Anjou, de Bourbon, d'Orléans, de Bourgogne surtout, la plus puissante et la plus dangereuse. L'ambition de Charles le Téméraire, soutenu par



TÊTE PRÉSUMÉE DE SAINT LOUIS. *Saint Louis était, dit Joinville, « beau à face d'ange ». Il est difficile d'appliquer de telles épithètes à cette effigie !* (Chapelle de Saint-Germain-en-Laye.)



ARMURE DE PHILIPPE LE BEL. *La cotte de mailles ne couvre plus que le buste. Sur la gorge elle se double du « gorgerin ». Jambes et bras sont protégés par une armure de plaques d'acier.* (Musée de Chartres.)

les dernières maisons féodales, amena sous Louis XI (1461-1483) une crise qui pouvait être fatale à la monarchie et à l'unité française. Le génie de Louis XI en triompha heureusement et, s'il ne put réunir à la couronne tous les États du Téméraire (la Franche-Comté, l'Artois, la Flandre et les Pays-Bas passèrent à la maison d'Autriche), il prit au moins la Bourgogne et la Picardie (1477). Peu après il héritait de l'Anjou, du Maine et de la Provence. Son fils Charles VIII, en épousant Anne, héritière de Bretagne, unit à la couronne le dernier grand fief indépendant. Louis XII y joignit l'Orléanais. Le duché de Bourbon fut confisqué par François I^er^ après la trahison du connétable. Ainsi fut enfin, au début du XVI^e^ siècle, réalisée la première et légitime ambition de nos rois : l'unité territoriale du royaume de France.

Par l'acquisition de la Provence et du Dauphiné (ce dernier acheté en 1349 par Philippe de Valois), le royaume débordait même au delà de ses limites premières. Il prenait pied en Lotharingie. Il atteignait les Alpes. Le second rêve des Capétiens, atteindre les frontières naturelles de la Gaule ancienne, entrait ainsi dans l'ère des réalités.

## LES DERNIERS VALOIS (1498-1589).

En même temps s'achevaient l'établissement et l'organisation de la monarchie absolue qui triomphe déjà pleinement sous Louis XII (1498-1515), François I^er^ (1515-1547), Henri II (1547-1559) et se symbolise dans la formule fameuse de François I^er^ : « Car tel est notre bon plaisir ».

Les nobles ont cessé de jouer dans l'État un rôle politique. Attirés à la cour par la vie brillante que l'on y mène et l'attrait des faveurs royales, ils deviennent des « gentilshommes », des courtisans et se disputent les offices domestiques. Le clergé est entièrement



LES MURS DE CONSTANTINOPLE. *Construits par Constantin et Théodose, ils subsistent encore aujourd'hui.*



LA BATAILLE DE CRÉCY (1346). *Cette intéressante miniature nous donne de précieux détails sur l'armement et la manière de combattre des fantassins et des cavaliers au début de la guerre de Cent ans. A gauche, des chevaliers français se battent avec eurs propres soldats, les arbalétriers génois. A droite, les archers anglais tirent à toute volée sur les Français en retraite. Au fond, le roi Philippe cherche asile dans un château. Noter la façon compliquée dont on bandait l'arbalète.* (Bibl. Nat.)

placé entre les mains du roi par le Concordat de 1516. Les villes, dont beaucoup s'étaient de bonne heure affranchies du joug seigneurial, gardent encore un semblant d'organisation communale, mais dépendent directement des fonctionnaires royaux. D'ailleurs la haute bourgeoisie, enrichie par le commerce et l'industrie auxquels les Croisades d'abord, puis les grandes découvertes maritimes ont donné un merveilleux essor, tend à devenir le plus fidèle soutien des rois, grâce à la vénalité des charges et offices, et à la création de la noblesse de robe. Quant au peuple des campagnes qui compose l'immense majorité de la nation, il s'est, à l'époque des Croisades, affranchi du servage. Le nombre des petits propriétaires s'est accru. Certes la période de la guerre de Cent ans fut pour lui, comme pour tous les Français, une époque de dures épreuves. Mais avec la paix l'aisance est revenue et, pendant le siècle qui s'écoula entre l'expulsion des Anglais et le début des guerres de religion (1453-1560), nos paysans connurent une réelle prospérité.

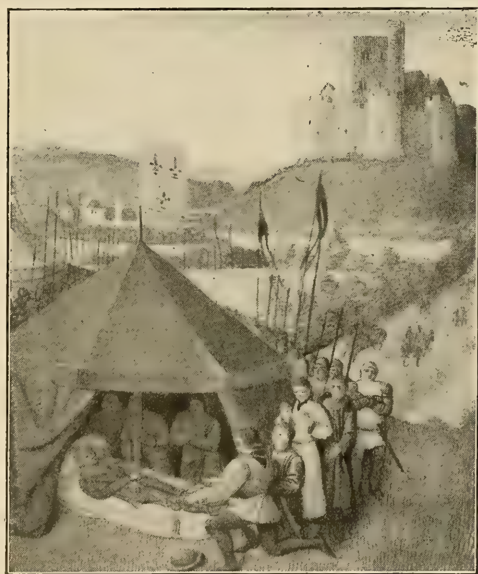
Personne n'a donc plus, en temps normal, le désir ou la possibilité de s'opposer à la volonté du prince. Partout des fonctionnaires (prévôts, baillis, sénéchaux, subdélégués, commissaires départis, intendants) sont les interprètes de cette volonté. La justice royale, qui s'exerce par les parlements et les présidiaux, a réduit à peu de chose les justices seigneuriales ou ecclésiastiques. Les impôts permanents (taille, aide, gabelle) créés par Charles V et Charles VII, auxquels s'ajoutent les revenus extraordinaires (emprunts, ventes d'offices, etc.), fournissent aux rois les ressources de plus en



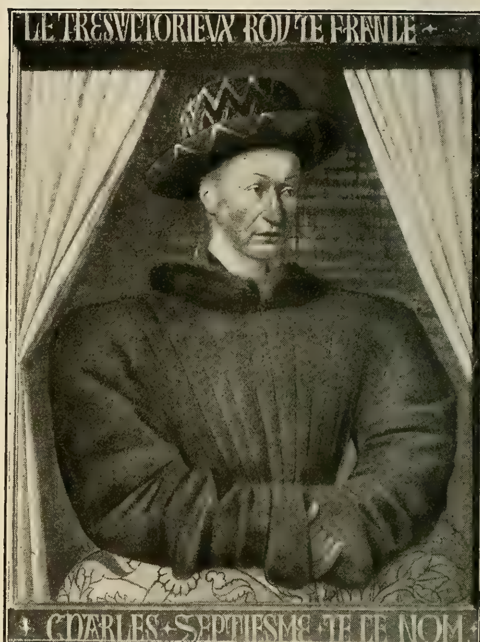
Jeanne d'Arc sur le bucher. ⌀ *L'inique sentence qui condamna à la plus affreuse des morts cette pure jeune fille de dix-neuf ans, notre grande sainte nationale, s'exécuta le 30 mai 1431 sur la place du marché, à Rouen.* (Bibl. Nat.)

plus considérables dont leur politique a besoin. Une forte armée, dont une portion chaque année accrue est permanente (Compagnies d'ordonnances organisées par Charles VII, régiments d'infanterie créés par Henri II), leur permet de ne rien craindre à l'intérieur et de tout tenter à l'extérieur.

Le premier usage que Charles VIII, Louis XII et François Ier firent de leurs forces neuves fut un essai d'établissement en Italie. Ils tenaient de leurs ancêtres des droits sur le royaume de Naples et le duché de Milan. D'où ces brillantes chevauchées et ces retentissantes victoires : Fornoue, Agnadel, Ravenne, Marignan où toute la noblesse du royaume courait comme à une partie de plaisir.



La mort de Du Guesclin. ⌀ *Le héros breton se meurt sous les murs de la forteresse de Châteauneuf-de-Randon au moment même où les assiégés, à bout de ressources, lui apportent les clefs de la place.* (Bibl. Nat. — Cl. Berthaud.)




Portrait de Charles VII. ⌀ *Par Jean Foucquet. Charles « le Très Victorieux » ou « le Bien Servi » sut organiser une solide armée permanente qui, après la mort de Jeanne d'Arc, acheva la délivrance du sol français.*

Mais à partir de 1520, un ennemi se dressa devant nous, autrement formidable que les princes italiens et leurs bandes de condottieri : Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, archiduc d'Autriche, maître des Pays-Bas, de l'Artois, de la Franche-Comté, et des trésors que recélaient les mines américaines ; Charles-Quint, dont l'ambition prodigieuse n'était point satisfaite de tant de couronnes, mais rêvait encore d'abord d'arracher à la France la Bourgogne, la Picardie, la Provence, le Dauphiné, puis de réaliser l'unité de



LOUIS XI. *Portrait d'un homme laid, mais volontaire et d'une vive intelligence.* (Bibl. Nat., Médailles.)

l'Allemagne, alors divisée en plusieurs centaines d'États indépendants.

Ainsi la France risquait à la fois de voir démembrer son territoire si péniblement constitué, et d'assister à la formation d'une Allemagne unifiée qui eût été pour elle — et pour l'Europe entière — le plus redoutable des dangers. Ce fut le grand mérite de nos rois François I^er^ et Henri II de comprendre le péril et d'engager toutes leurs forces militaires, d'user de toute leur diplomatie pour y parer. La lutte longue et âpre dura de 1526 à 1559. Nous fûmes d'abord battus à Pavie. La Provence, la Champagne se virent à maintes reprises envahies par les Impériaux. Mais des succès à Cérisoles (1544), à Metz (1553) compensèrent ces revers. Des alliances — nouvelles assurément et qui parurent au début un peu scandaleuses — avec les Turcs, puis avec les princes protestants allemands, complétèrent l'œuvre de nos armées. Charles-Quint épuisé dut abdiquer en 1553 sans avoir réalisé un seul de ses rêves, et se résigner au partage de ses trop vastes Etats entre son frère Ferdinand et son fils Philippe II Quand la paix fut signée à Cateau-Cambrésis en 1559, nous renoncions définitivement — et sagement — à l'Italie. En revanche nous conservions Calais enlevé par un coup de surprise aux Anglais, alliés

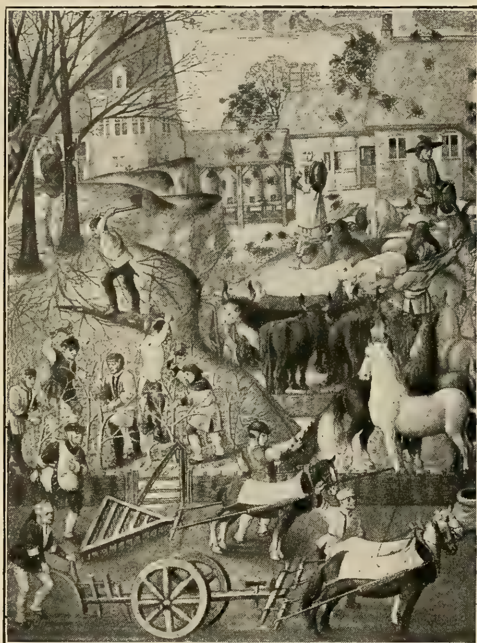





SOLDATS DE CHARLES VII. *Portant casque et cotte de mailles doublée de plaques de métal, ces deux fantassins sont armés, l'un d'une sorte d'arquebuse, l'autre d'une arbalète à rouet.* (Musée d'artillerie.)




CHARLES LE TÉMÉRAIRE. *Le plus dangereux des adversaires de Louis XI. Visage très « moderne », expressif et tourmenté. Barbe brune; épaisse chevelure noire.* (Musée de Dijon. — Cl. Neurdein.)



Travaux des paysans au xv^e siècle. ⌀ *Rien ne manque à ce tableau, synthèse pittoresque de la vie champêtre : rucher et maisons de paysans, pastoures et leurs moutons, bûcherons, vignerons, laboureurs, semeurs, etc.* (Bibl. Nat.)



Une séance de la Chambre des Comptes. ⌀ *Les deux organes essentiels du gouvernement central furent, à partir de Philippe le Bel, le Parlement, chargé de la justice, et la Chambre des Comptes.* (Arch. nat. — Cl. Berthaud.)

momentanés de l'Espagne, et les Trois-Evêchés : Metz, Toul, Verdun, arrachés à l'Empire germanique. La vraie politique française, la politique instinctive, pourrait-on dire, de la France apparaissait clairement dans ce résultat, en apparence illogique, des guerres d'Italie. C'est vers le Rhin que devront désormais tendre tous nos efforts. Donner à la France ses limites naturelles, enlever la Franche-Comté, l'Alsace, l'Artois, la Flandre, les Pays-Bas aux ennemis traditionnels : Habsbourg d'Espagne ou d'Autriche, telle fut la tâche grandiose qu'entreprirent



Homme d'armes d'une compagnie d'ordonnance. ⌀. *Ce « gendarme » est emprisonné dans une armure complète extrêmement lourde, que le progrès des armes à feu n'allait pas tarder à rendre inefficace.* (Musée d'artillerie.)

Henri IV, Richelieu, Mazarin, Louis XIV et que, magnifiquement, la Convention réalisa.

La dynastie des Valois prit fin au milieu des tristesses et des troubles sanglants suscités par les guerres religieuses. L'intolérance, qui était de règle a cette époque, lança les uns contre les autres les Français demeurés catholiques et les Français acquis aux doctrines protestantes. En vain Catherine de Médicis aidée de Michel de l'Hôpital essaya-t-elle d'amener une entente entre les deux partis. Huit guerres successives, qui dévastèrent le royaume, mirent aux prises papistes

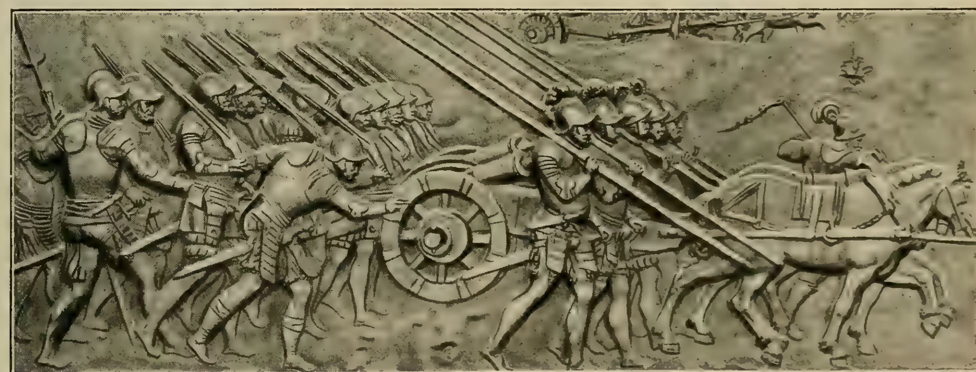


BATAILLE DE MARIGNAN (1515). ⌀ *Au premier plan, à gauche, les gens d'armes français conduits par François Ier; au fond, fantassins; à droite, Suisses chargeant.*



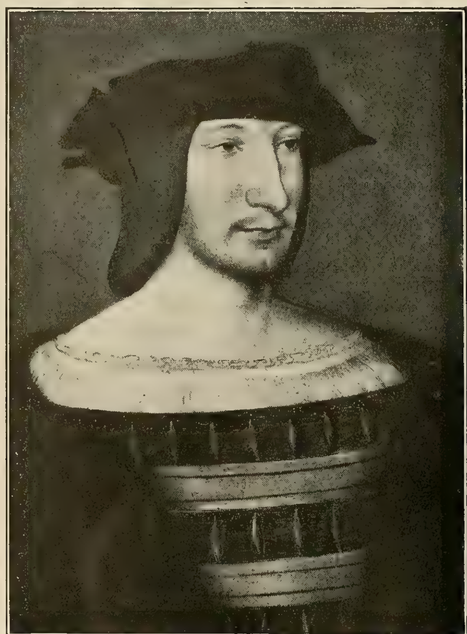
LANSQUENETS. ⌀ *Recrutés en Allemagne et en Suisse, ils portent la cuirasse et sont armés d'une lourde épée et de la hallebarde.*

ARQUEBUSIERS. ⌀ *L'arquebuse avait une portée inférieure à 150 mètres; il fallait trois minutes pour la charger et deux pour la tirer.*



COLONNE FRANÇAISE A LA BATAILLE DE CÉRISOLES. ⌀ *Piquiers et arquebusiers escortant deux canons.*

L'ARMÉE DES GUERRES D'ITALIE. ⌀ *Pierre Bontemps sculpta vers 1552, pour le tombeau de François Ier, ces très beaux bas-reliefs. Ce sont des documents fort précieux, car ils nous montrent, avec une scrupuleuse exactitude, ce qu'étaient le costume et l'armement de nos armées au milieu du* XVIe *siècle.* (Basilique de Saint-Denis.)



François I[er]. ⌀ *Ce portrait, qui représente le roi à l'âge de vingt ans, est évidemment peu flatté, mais vraisemblablement très exact. Beaux yeux intelligents, barbe naissante, grand nez légendaire.* (Musée de Chantilly.)



Catherine de Médicis. ⌀ *Figure assez commune d'une femme fort intelligente et qui fit ce qu'elle put pour établir en France le régime de la tolérance religieuse.* (Ecole française. Musée du Louvre. — Cl. Giraudon.)



Charles-Quint. ⌀ *Par Titien. L'empereur avait quarante-huit ans. Physionomie soucieuse. Impression de lassitude générale. Charles devait abdiquer quelques années plus tard.* (Pinacothèque de Munich. — Cl. Hanfstaengl.)



Henri II. ⌀ *Excellent portrait par François Clouet, le meilleur des peintres français de la Renaissance.* (Musée de Chantilly. — Cl. Giraudon.)



LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY. *Image saisissante de ce que fut cette odieuse tragédie. Partout des scènes de meurtre et de pillage, de noyades et de pendaisons. A droite, en avant, la maison de Coligny. L'amiral vient d'être assassiné et Henri de Guise contemple le corps que l'on jeta par la fenêtre. A gauche, une troupe armée entre dans le vieux Louvre où l'on pourchasse les protestants jusque dans les appartements royaux.* (Musée de Lausanne.)

et huguenots, et les derniers Valois, fils de Henri II : François II (1559-1560), Charles IX (1560-1573), Henri III (1573-1589), n'étaient point de taille à apaiser le conflit.

De plus, comme ces trois princes ne laissaient pas d'héritiers mâles, la question dynastique se posa. Donnerait-on le trône à l'héritier légitime, mais protestant, Henri de Bourbon, roi de Navarre, descendant en ligne directe de saint Louis, ou bien prendrait-on pour roi un prince de la famille des Guise, chef de la Sainte Ligue catholique? Ajoutons que beaucoup de nobles songeaient à mettre à profit la faiblesse de la royauté pour reprendre leur indépendance, et que le roi d'Espagne Philippe II, dont les Ligueurs avaient sollicité le secours armé, rêvait de placer sa fille et son gendre, un Farnèse, sur le trône de France.

Telle était la situation, quand un moine fanatique assassina Henri III en 1589. L'autorité royale se trouvait fortement ébranlée et l'unité territoriale même paraissait menacée.

Henri de Navarre avait heureusement tout le génie nécessaire pour remettre les choses en état. Ses victoires d'Arques (1589) et d'Ivry (1590), son éclatante bravoure, sa fine bonhomie, sa lumineuse intelligence lui acquirent vite une popularité que confirma son abjuration et dont son habileté diplomatique sut tirer un heureux parti. Soutenu par tous les modérés, las de tant de guerres, par tous les patriotes qui ne pouvaient souffrir le spectacle de troupes espagnoles campées jusque



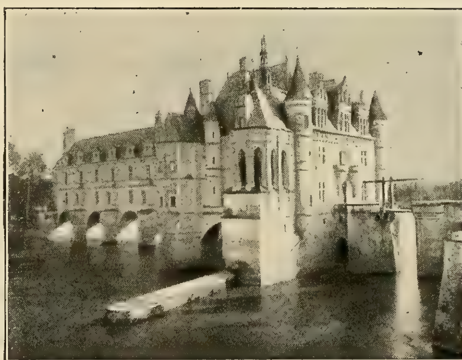
ASSASSINAT DU DUC DE GUISE. *En 1588, Henri III fit poignarder par des gentilshommes de sa garde particulière le duc Henri de Guise dont il jalousait la popularité et dont il redoutait les vastes ambitions.* (Bibl. Nat.)



UN BAL A LA COUR DE HENRI III. ⌀ *Dans un salon du Louvre, un groupe de seigneurs et de dames, se tenant par la main, dansent une ronde. A gauche, un groupe de spectateurs parmi lesquels on distingue Henri III, sa femme Louise de Lorraine, et sa mère Catherine de Médicis. Remarquer le costume somptueux mais fort ridicule des dames. Tous les hommes gardent le chapeau sur la tête, comme le font encore aujourd'hui nos paysans.* (Musée du Louvre.)

dans les murs de Paris, Henri triompha des dernières résistances. Tandis que les Espagnols, vaincus à Fontaine-Française, devaient poser les armes à Vervins (1598), il donna aux Français la paix religieuse par l'Edit de Nantes, basé sur le principe de la liberté de conscience et de la liberté du culte. C'était une grande nouveauté, que les nations étrangères n'imitèrent point de sitôt. Que voyons-nous, en effet, à la même époque dans le reste de l'Europe et jusqu'au cœur du siècle suivant ? Partout des persécutions, des bûchers qui s'allument, des échafauds qui se dressent !

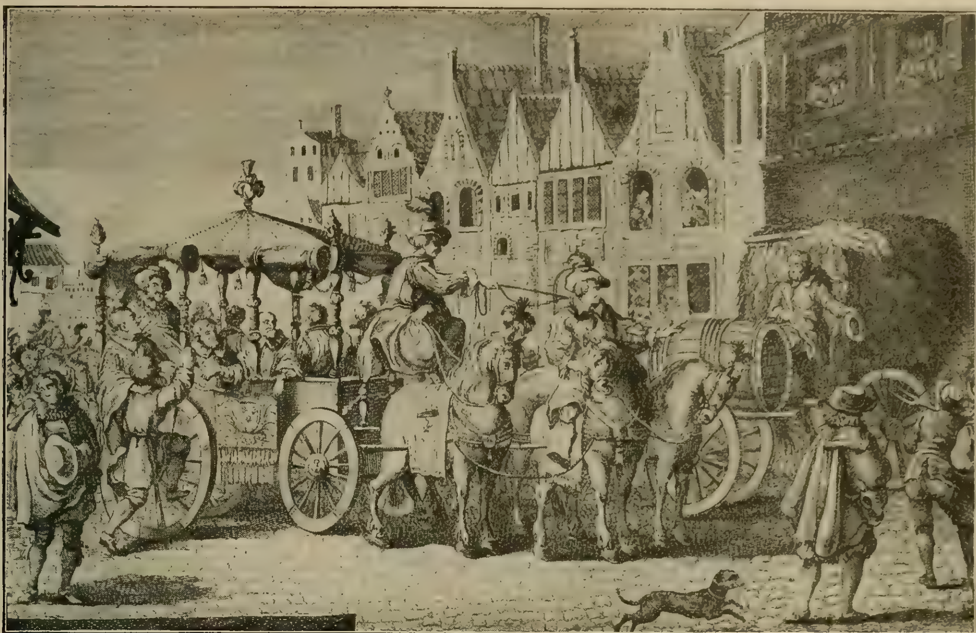
Là encore, il appartenait à la France d'entrer la première dans la voie de la tolérance et de la justice.



LE CHATEAU DE CHENONCEAUX. ⌀ *L'une de ces magnifiques demeures édifiées dans toute la région de la Loire par les Valois et leurs amis.* (Cl. Neurdein.)



CALVIN. ⌀ (Bibl. de Genève.— Cl. F. Boissonnas.)



Assassinat de Henri IV. *Le roi se rendait chez son ministre Sully lorsque sa voiture fut arrêtée dans la rue de la Ferronnerie par une charrette de foin. Ravaillac profita de cet arrêt pour commettre son crime (14 mai 1610). La gravure donne d'intéressants détails sur l'équipage royal (chariot plutôt que carrosse), les costumes, les maisons du temps.* (Bibl. Nat.)

*CHAPITRE III*

# LES BOURBONS (1589-1792)

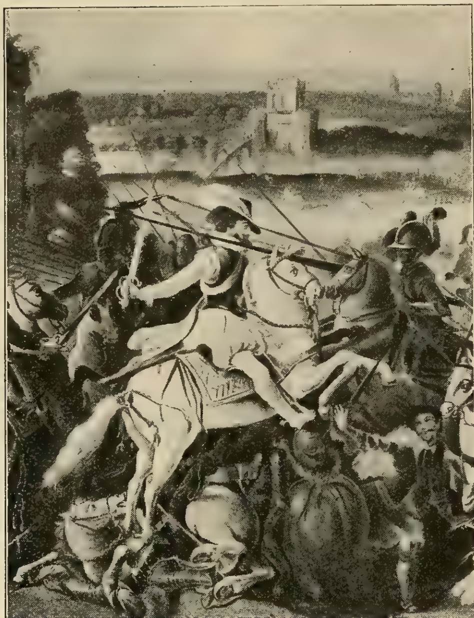
Avec Henri IV commence la dynastie des Capétiens-Bourbons (Henri IV descendait directement de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis). Les Bourbons devaient régner sans interruption en France pendant deux siècles, de 1589 à 1792. Le règne des trois premiers princes de cette dynastie : Henri IV (1589-1610), Louis XIII (1610-1643), Louis XIV (1643-1715), fut en général pour la France une période de remarquables succès et d'incontestable hégémonie. A l'intérieur ils achevèrent l'organisation de la monarchie absolue. A l'extérieur ils continuèrent la politique des frontières naturelles, nous donnèrent la Bresse et le Bugey, l'Alsace, l'Artois, le Roussillon, la Flandre française, la Franche-Comté, tandis que par delà les mers ils jetaient du Canada aux Indes les premières assises d'un vaste Empire colonial.



Masque de Henri IV. *Le roi a conservé jusque dans la mort son expression de finesse et de bonhomie.*

Malheureusement la médiocrité — pour ne rien dire de plus — de leurs successeurs Louis XV (1715-1774) et Louis XVI (1774-1793) compromirent ces brillants résultats. Il fallut la secousse formidable de la Révolution pour rendre à notre pays la place éminente à laquelle il était habitué.

HENRI IV (1589-1610). En arrivant au trône, Henri IV trouva l'autorité royale méconnue, le pays troublé par les factions, ruiné par trente ans de guerre. Il avait à effectuer une œuvre difficile de restauration, de reconstruction matérielle et morale. Il en vint à bout en peu d'années, servi non seulement par son propre génie mais aussi



HENRI IV A LA BATAILLE D'ARQUES. *Une des brillantes victoires gagnées par Henri IV sur les Ligueurs que commandait le duc de Mayenne. Le roi charge en tête de sa cavalerie, portant à son feutre le légendaire panache blanc.*

par le talent de ses collaborateurs (Sully, Villeroy, Olivier de Serres, Jeannin) et peut-être surtout par l'extraordinaire ressort moral dont notre peuple a donné tant d'exemples, par la merveilleuse facilité avec laquelle il rétablit, comme en se jouant, une situation que l'on tenait pour désespérée.

La bonhomie rieuse du roi, sa simplicité légendaire, son affabilité, ne l'empêchaient point d'avoir un sentiment très vif de ses droits. « Il voulait, au maniement de ses affaires d'État, être craint absolument, et un peu plus que ses prédécesseurs n'avaient fait », et la France s'inclina volontiers devant l'autorité d'un maître qui lui assurait l'ordre, la tranquillité, la richesse et la gloire. En peu d'années, grâce à une sévère économie, à une administration soigneusement contrôlée, les finances royales se trouvèrent en excellent état, l'agriculture prospéra, les vieilles industries de draperies et tapisseries furent encouragées et l'on en introduisit de nouvelles : soieries et velours. Il y eut là, de 1600 à 1610, dix années qui comptent parmi les plus heureuses de notre histoire.

En même temps, des traités de commerce signés avec l'Angleterre et avec la Turquie (renouvellement des *Capitulations* de François I$^{er}$) facilitèrent nos relations extérieures. Samuel Champlain, en fondant Québec sur les rives du Saint-Laurent, marquait le début de notre expansion coloniale ; enfin le duc de Savoie se voyait contraint de nous céder la Bresse, le Bugey, le pays de Gex, autre pas en avant fait vers la conquête de nos frontières naturelles.



LOUISE D'ORLÉANS, DUCHESSE DE MONTPENSIER. *Une des héroïnes de la « guerre en dentelles »*. (Bibl. Nat.)



MARIE DE MÉDICIS. *Par Rubens. Superstitieuse et sotte, la seconde femme de Henri IV ne joua, du vivant de son mari, aucun rôle politique, mais se rattrapa pendant la minorité de son fils Louis XIII.* (Musée du Prado. — Cl. Laurent.)

## RICHELIEU ET MAZARIN (1610-1660).

En 1610 Henri IV mourait en pleine force, sous le couteau de Ravaillac. La période qui s'écoula entre sa mort et le début du règne personnel de Louis XIV (1661) est remplie par deux régences : 1610-1624, 1643-1661, que sépare le règne personnel de Louis XIII. Ce roi et les régentes ne jouèrent qu'un rôle effacé dans la politique française. Les deux grands hommes de cette époque si glorieuse pour nous, si féconde en résultats, furent les ministres Richelieu et Mazarin. Voici leur œuvre, intérieure d'abord puis extérieure.

Louis XIII, fils aîné et héritier de Henri IV, n'avait que cinq ans en 1610. D'où la nécessité d'une régence qu'exerça Marie de Médicis, princesse de caractère faible et de petit esprit. D'où aussi une crise nouvelle, moins dangereuse, il est vrai, que la crise des guerres de religion, mais qui ne laissa pas d'être, à de certains moments, inquiétante pour l'unité française et l'autorité du roi.

Pendant près de quinze ans, les nobles, abusant de la médiocrité de la régente Marie de Médicis et des ministres Concini ou Luynes, mirent le royaume au pillage, n'hésitant point à prendre les armes pour obtenir argent et dignités, se considérant comme maîtres souverains dans leurs gouvernements de province. De leur côté, les protestants, auxquels Henri IV avait eu le tort de laisser deux cents places fortes et des privilèges financiers ou militaires peu compatibles avec la sûreté de l'État, se révoltaient sous divers prétextes, appelaient l'étranger à leur aide, formaient au milieu du royaume une république véritable.



Le Cardinal de Richelieu. ⌀ *Magnifique portrait dû au pinceau de Philippe de Champaigne, et bien digne de l'homme de génie qui fut le plus grand des ministres français.* (Musée du Louvre.)

Les États généraux, convoqués en 1614 pour la dernière fois avant 1789, furent, bien entendu, incapables de rétablir l'ordre.

Mais Richelieu s'en chargea (1624-1642). Il avait non seulement le génie nécessaire pour conduire d'une main ferme la France à ses hautes destinées, mais aussi le sentiment très vif des droits et des devoirs des rois. « Les rois, disait-il, sont la vivante image de la Divinité. » Premier ministre de Louis XIII, il ne séparait



Anne d'Autriche. ⌀ *La veuve de Louis XIII avait cinquante ans lorsque Ph. de Champaigne la portraictura. Costume très simple. Visage où se laissent encore deviner quelques traces d'une beauté qui fut célèbre.* (Bibl. Nat.)



Le Cardinal Mazarin. ⌀ *Par Mignard. Visage fin, doux d'un homme qui eut, certes, de graves défauts, mais qui fut un merveilleux diplomate et sut mener à bonne fin l'œuvre commencée par Richelieu.* (Musée Condé, Chantilly.)

pas sa cause de celle de son maître, et traitait ses ennemis en criminels d'État. Les nobles qui conspirèrent contre lui : Chalais, Montmorency, Cinq-Mars, etc., payèrent de leur tête l'échec de leurs tentatives. Interdiction fut faite de se battre en duel. Les forteresses de l'intérieur furent démantelées. La reine-mère, le frère, la femme du roi durent, comme les autres, s'incliner devant cette rude volonté. Les protestants, traqués dans tout le Midi, chassés de la Rochelle, conservèrent, à la grâce d'Alais (1629), la liberté de conscience et de culte, mais perdirent leurs places fortes et leurs privilèges abusifs. Le Parlement, qui avait une tendance fâcheuse à usurper des fonctions politiques pour lesquelles il n'était point fait, se vit interdire tout droit de remontrances sur les actes du gouvernement. Les gouverneurs de province, très grands seigneurs à l'ambition dangereuse, furent sévèrement tenus en bride tandis que croissait le pouvoir des intendants, simples bourgeois, entièrement entre les mains du roi. Quand Richelieu mourut, en 1642, suivi de près par Louis XIII, l'absolutisme royal était établi de telle sorte que rien ne pouvait en triompher.



Le Grand Condé. *Par Coysevox. Grand nez en bec d'aigle, lèvres serrées, port de tête hautain, et ces yeux à fleur de tête dont Bossuet disait qu'ils « lançaient des éclairs ».* (Musée du Louvre.)

On le vit bien sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin (1643-1661). Les nobles tentèrent encore une fois d'échapper à la toute-puissance royale en mettant à profit les troubles suscités par la mauvaise politique financière du ministre. A la Fronde parlementaire, qui dura peu, succéda la Fronde des Princes, qui dura plus longtemps. Mais cette « guerre en dentelles » (1648-1653), à laquelle les femmes prirent une part curieuse, échoua misérablement. Son seul résultat fut de couvrir la France de ruines et d'attacher plus fortement à la monarchie des peuples lassés de tant de désordres. A la mort de Mazarin, Louis XIV put régner sans l'ombre d'une résistance sur une France asservie et heureuse de servir.

Dans le même temps, le clair génie de Richelieu avait discerné le péril que faisait à nouveau courir à la France l'ambition de l'empereur Ferdinand II de Habsbourg. Avec l'appui de ses cousins d'Espagne, ce dernier songeait à reprendre le rêve de Charles-Quint et à mettre à profit les querelles religieuses entre catholiques et protestants pour réaliser l'unité territoriale et administrative de l'Empire allemand.



Louis XIV. *Par Rigaud. Ce portrait, d'allure un peu théâtrale, est bien celui qui convenait à un monarque tout-puissant et dont la vie entière ne fut qu'une longue « représentation ».* (Musée du Louvre.)

Notre patrie ne pouvait demeurer indifférente en face de pareilles ambitions qui ne tendaient à rien de moins qu'à grouper toute l'Europe centrale en un État unifié et, par cela même, tout-puissant.

Dès son entrée au ministère (1624), Richelieu s'était proposé



Michel Le Tellier. ⌀ *Commença les nombreuses et utiles réformes qu'acheva son fils, Louvois.*

de « rabaisser la maison d'Autriche ». Mais ses ennemis de l'intérieur l'empêchaient d'intervenir aussitôt qu'il l'eût désiré et il dut d'abord se contenter de soudoyer Danois, Suédois, et protestants allemands, ennemis naturels des catholiques Habsbourg. A partir de 1635 seulement, débarrassé de toute opposition, solidement allié à la Suède, aux Provinces-Unies, aux princes allemands, il entra en lutte avec toutes les forces de la France contre l'Espagne et l'Autriche réunies. Mazarin suivit fidèlement sa politique (1642-1661). A la suite des admirables victoires remportées par Condé et Turenne à Rocroy (1642), Fribourg, Nordlingen, Lens, les Dunes (1659), nos ennemis vaincus durent poser les armes. Par les traités de Westphalie (1648), puis des Pyrénées (1659), nous prenions possession de l'Alsace, de l'Artois, du Roussillon. De plus, l'ambition des Habsbourg recevait le plus sanglant échec par l'affirmation solennelle de la pleine et complète indépendance politique et religieuse de tous les princes allemands.



Le chateau de Versailles. ⌀ *Depuis les troubles de la Fronde, Louis XIV n'aimait point Paris. Aussi abandonna-t-il le Louvre pour fixer sa résidence dans le somptueux château édifié par les architectes Le Vau et Mansart.*

Continuation de l'anarchie en Allemagne, affaiblissement de la Maison d'Autriche et de l'Espagne, conquête de trois provinces, hégémonie incontestée de la France en Europe, voilà ce que nous valurent dans la première moitié du XVII^e^ siècle le talent de nos grands capitaines, la bravoure de nos troupiers, le génie politique de nos hommes d'État.



Portrait de Racine. ⌀ *Vers l'âge de 45 ans, par Santerre.* (Coll. de Galard Terraube.)



Colbert. ⌀ *Le plus laborieux des hommes et le plus remarquable des ministres de Louis XIV.*

## LOUIS XIV (1643-1715).

⌀ ⌀ A la mort de Mazarin, Louis XIV, qui avait jusqu'alors laissé tout le soin du gouvernement à ce ministre et à sa mère Anne d'Autriche, prit en main le pouvoir. Il le conserva jusqu'à la fin de son long règne et dirigea en maître absolu les affaires de notre pays.

Ce fut, au début surtout, un règne glorieux, une des époques les plus brillantes de notre histoire. A l'extérieur, la France apparaît sans conteste comme la première puissance de l'Europe. L'Espagne, l'Angleterre, le Pape même doivent, dans « les affaires de préséance », s'incliner devant la volonté de Louis XIV. Deux guerres victorieuses nous donnent la Flandre (paix d'Aix-la-Chapelle, 1668) et la Franche-Comté (traité de Nimègue, 1678). Le Canada reçoit 6000 colons, ancêtres des 3 millions de Canadiens français d'aujourd'hui. La Louisiane est découverte et annexée. Les Antilles, la Réunion, l'Ile Maurice se peuplent de planteurs français. De florissantes compagnies de commerce fondent des comptoirs au Sénégal, à Madagascar, dans l'Inde. Des Français vont se battre en Crète contre les Turcs, à Alger contre les pirates barbaresques, sous les murs de Vienne contre les Turcs encore. Le roi veut que la France soit présente



Portrait de Boileau. ⌀ *Gravure de Drevet, d'après H. Rigaud.* (Bibl. Nat.)



TURENNE. ⌀ *Par Ph. de Champaigne. Physionomie calme, réfléchie, mais énergique, d'un chef qui ne laissait rien au hasard, et exécutait avec une magnifique audace des desseins longuement médités.* (Musée de l'Armée.)

partout où se fait quelque chose de grand.

A l'intérieur, Louis exécute en conscience son « métier » de roi. Intelligent, travailleur, pas encore gâté par l'adulation, conscient de ses devoirs autant que de ses droits, il sait s'entourer d'hommes de tout premier ordre : Le Tellier puis Louvois pour le militaire, Hugues de Lionne pour l'extérieur, Colbert pour les affaires intérieures, les finances, la marine, les colonies, le commerce, etc. Turenne et Condé, puis Catinat, Luxembourg, Vauban commandent ses armées et construisent ses places fortes. Racine et Boileau sont ses historiographes. Molière écrit ses pièces pour lui. Une pléiade d'artistes : Lebrun, Mansart, Perrault, Le Nôtre, etc., élèvent et décorent ses palais, tracent le dessin de ses parcs. A bon droit ses contemporains donnent au prince ce surnom de Grand que la postérité ratifiera.

La fin du règne fut moins heureuse. Le roi, parfois mal conseillé ou trop bien servi par des gens qui ne savaient que flatter son orgueil devenu démesuré, commit des fautes graves :




annexions illégales ou tout au moins inopportunes faites en pleine paix par les « Chambres de réunion » (Pont-à-Mousson, Sarrebourg, Montbéliard, Strasbourg, etc.), révocation de l'Édit de Nantes (1685), odieuses persécutions dirigées contre les Huguenots et contre les jansénistes; brouille avec le Pape à propos de la Régale. Surtout l'Europe eut peur de la trop grande puissance acquise par notre pays et, à deux reprises, Angleterre, Autriche, Hollande, princes allemands, princes italiens se coalisèrent contre nous. Une série de victoires (Fleurus, Steinkerque, Nerwinden, La Marsaille, Staffarde, succès de Jean-Bart et de Duguay-Trouin) nous débarrassèrent aisément de la première



LE DUC D'ANJOU PROCLAMÉ ROI D'ESPAGNE. ⌀ *Charles II, roi d'Espagne, mourut sans héritier en 1700. Il laissait ses États au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Ainsi fut fondée la dynastie des Bourbons d'Espagne.* (Bibl. Nat.)



SIÈGE DE TOURNAI. *Gravure de S. Leclerc d'après Le Brun. Aux* XVII^e^ *et* XVIII^e^ *siècles on ne se battait guère qu'en été, et l'objectif essentiel des armées était la prise des places fortes. Ainsi s'explique la longue durée des guerres de cette époque. On voit ici, au premier plan, une tranchée pleine de piquiers et de mousquetaires prêts à repousser une sortie tentée par les assiégés ; au fond, la ville que couronne la fumée des canons.* (Chalcographie du Louvre.)

coalition que termina le traité de Ryswick (1697). La deuxième (guerre de la Succession d'Espagne) fut plus malaisée à vaincre. Les armées de Marlborough et du prince Eugène envahirent la France du Nord, tandis que les Autrichiens chassaient de Madrid le nouveau roi d'Espagne, Philippe V, petit-fils de Louis XIV. Heureusement qu'après plusieurs années de défaites la fortune des armes tourna en notre faveur. La victoire de Villaviciosa, par Vendôme, et celle de Denain (1712) par Montesquiou et Villars, obligèrent l'ennemi à évacuer aussi bien la France que l'Espagne, et le contraignirent enfin à conclure à Utrecht et Rastadt (1713-1714) des traités de paix qui nous laissaient toutes les conquêtes du règne : Artois, Flandre, Franche-Comté, Roussillon, l'Alsace avec Strasbourg. Cette énumération seule, plus éloquente que de longs commentaires, montre quelle juste admiration et quelle reconnaissance nous devons conserver, malgré ses fautes indéniables, à la mémoire de Louis le Grand.



JEAN BART. *Le hardi corsaire à la bravoure légendaire.* (Bibl. Nat.)

## LA FRANCE AU XVIII^e^ SIÈCLE.

La suprématie que la France avait acquise au temps de Louis XIV se trouva fort compromise au XVIII^e^ siècle par la faute de ses successeurs. Jamais on ne vit sur le trône de prince plus méprisable qu'un Louis XV, plus faible qu'un Louis XVI. Jamais l'influence néfaste des maîtresses royales : les Pompadour, les du Barry, ou d'une reine frivole et fantasque telle que le fut Marie-Antoinette, ne se fit sentir aussi fâcheusement.

Certes, dans l'histoire de la pensée humaine et du progrès social, la France tient toujours le premier rang. Les savants : Lavoisier et Berthollet, Maupertuis et Cassini, Lacépède, Buffon, Cuvier, Jussieu, etc., continuent glorieusement les traditions des Descartes et des Pascal. Ses artistes : Watteau, Fragonard,



TOURVILLE. *Le plus célèbre des amiraux de Louis XIV.* (Bibl. Nat.)



BATAILLE DE FONTENOY. *Par Van Blarenberghe. Le 11 mai 1745, les troupes françaises, commandées par le maréchal de Saxe, remportèrent sur les armées anglo-hollandaises la brillante victoire de Fontenoy. Au début de la journée, les Anglais eurent l'avantage, mais, dans l'après-midi, leurs colonnes (au centre du tableau) furent enfoncées sous les assauts répétés de l'infanterie (au premier plan à gauche) et de la cavalerie (en demi-cercle à droite) françaises.* (Musée de Versailles. — Cl. Hachette.)

Greuze, Chardin, etc., créent une école de peinture sans égale en Europe. Surtout ses philosophes, ses encyclopédistes, Montesquieu, Voltaire, Diderot, J.-J. Rousseau, etc., mènent la guerre contre l'absolutisme, l'inégalité de classe, l'intolérance religieuse. Leurs théories, franchissant les frontières, vont dans le monde entier semer les premiers germes d'où naîtra une humanité nouvelle. Partout s'imposent nos livres, nos modes, nos goûts. Les souverains étrangers, de Frédéric II à Catherine II, se disputent l'honneur de correspondre avec nos écrivains, d'attirer près d'eux nos artistes et nos savants, et notre langue prend définitivement la place du latin comme langue universelle parlée et écrite par tous ceux qui se flattent de penser en gens « éclairés ».

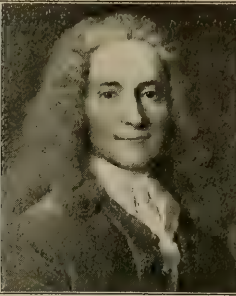


PORTRAIT DE LOUIS XV. (1710-1774), *Par La Tour. Portrait d'un homme qui ne manquait ni de beauté ni d'intelligence, mais qui, suivant le mot de Choiseul, avait « tous les défauts de l'âme la plus vile ».* (Musée du Louvre.)

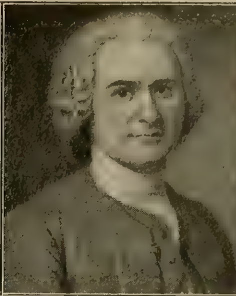
Mais notre politique extérieure est déplorable. En prenant part à toutes les guerres du XVIII^e siècle, la France trouve le moyen de se battre tour à tour pour les Bourbons d'Espagne, pour le roi de Prusse, pour l'impératrice Marie-Thérèse, pour les « insurgents » d'Amérique — mais pour elle, point ! Si, au début du règne, la sagesse du cardinal de Fleury nous assure la Lorraine, en récompense des beaux succès militaires remportés pendant la guerre de Succession de Pologne (1732-1738), la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) ne nous donne rien, malgré nos éclatantes victoires à Fontenoy (1745), Raucoux, Lawfeld ; la guerre de Sept ans pas davantage. Bien plus, ces guerres continentales immobilisent nos forces en Europe et nous rendent



MONTESQUIEU. ⌀ *Représenté « à la romaine » avec la toge et sans perruque.* (Bibliothèque Nationale).



VOLTAIRE. ⌀ *Visage maigre, rayonnant d'intelligence, pétillant de malice.* (Musée Carnavalet.)



J.-J. ROUSSEAU. ⌀ *Ce portrait est l'un des meilleurs du célèbre pastelliste La Tour.* (Musée de Saint-Quentin.)



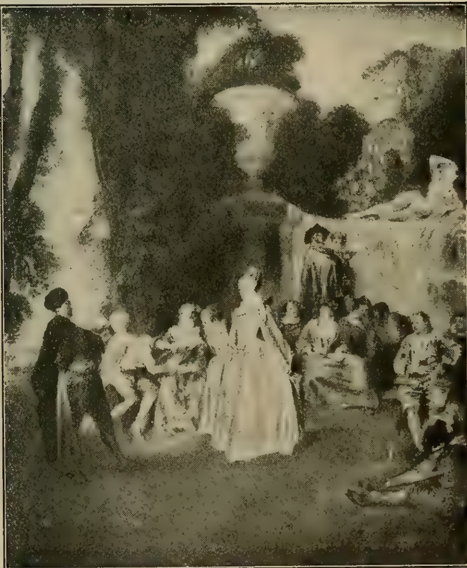
DIDEROT, *par Fragonard.* ⌀ *Dirigea la publication de l'Encyclopédie, synthèse des doctrines philosophiques nouvelles.*

indifférents aux questions coloniales. On envoie 27 hommes de renfort à Lally-Tollendal pour conserver l'Inde où Dupleix avait accompli une œuvre magnifique de conquête et d'organisation. A Montcalm, chargé de défendre le Canada, on en donne 300 ! Les




Anglais en profitent ; leurs armées de 25 000 et 30 000 hommes accablent nos faibles troupes. Le traité de Paris consacre en 1763 la perte définitive de l'Inde et de la Nouvelle-France, un des désastres de notre histoire.

La politique inté-



FÊTES VÉNITIENNES. ⌀ *Par Watteau. L'œuvre de Watteau symbolise la grâce sensuelle, l'exquise élégance, l'esprit qui sont les traits les plus marquants de la haute société sous la Régence.* (Musée d'Edimbourg. — Cl. Hanfstaengl.)



LE BENÉDICITE. ⌀ *Par Chardin, qui fut le peintre de la vie de famille bourgeoise au* XVIII[e] *siècle. Ce tableau, exposé au Salon de 1740, devint aussitôt populaire, et l'artiste dut en donner plusieurs répliques.* (Musée du Louvre.)



LE SALON DU PRINCE DE CONTI. *Tableau d'Ollivier. Les invités du prince prennent le thé « à l'anglaise », suivant la mode récemment introduite. Au clavecin, le musicien prodige, Mozart, âgé de dix ans. Ameublement et décoration très simples, mais d'un goût exquis.* (Musée du Louvre. — Cl. Hachette.)

rieure n'est, bien entendu, pas meilleure.

C'est le gaspillage éhonté des revenus de l'Etat. C'est la Cour absorbant le tiers du produit de l'impôt ; c'est, après l'échec de la tentative intéressante mais prématurée de Law (1718), le déficit constant, malgré le poids croissant des charges publiques. C'est aussi la frivolité scandaleuse, le « après moi le déluge » des hautes classes, la désaffection grandissante de la bourgeoisie et du peuple pour une monarchie méprisée, les luttes énervantes entre jansénistes et ultramontains, les premières résistances énergiques, bien qu'illégales, tentées par les parlements, soutenus par l'opinion publique, contre les abus du gouvernement. Les hommes de valeur, certes, ne font pas défaut, mais les disgrâces imposées par les favorites les atteignent avant qu'ils aient pu donner toute leur mesure. Sous Louis XV, d'Argenson et Machault d'Arnouville sont renvoyés par la marquise de Pompadour. Choiseul est chassé par Mme du Barry. Louis XVI, qui s'était d'abord sagement entouré d'hommes de tout premier ordre : Turgot, Malesherbes, Saint-Germain, Vergennes, etc., doit, sur les injonctions de la reine, renvoyer les meilleurs d'entre eux au bout de deux années seulement (1776), et les réformes que Turgot avaient entreprises, ces réformes qui étaient peut-être capables de sauver la Monarchie, demeurent inexécutées. Necker est renvoyé à son tour en 1781. C'est un Calonne, un Brienne, — adroits courtisans mais ministres fort médiocres — que la reine impose successivement au roi, et leur déplorable administration financière, qui conduit droit à la banqueroute, rend enfin nécessaire la convocation des États généraux.



UNE REVUE SOUS L'EMPIRE (1810). ⊘ *Tableau de Bellangé. Dans le fond, les Tuileries, brûlées sous la Commune. La garde impériale, précédée par « la clique » que dirige un gigantesque et majestueux tambour-major, défile sous l'Arc de Triomphe du Carrousel. Gamins faisant la roue; bourgeois admirant la tenue impeccable des troupes. L'Empire atteint alors son apogée, et rien ne saurait laisser prévoir la chute, pourtant si proche.* (Musée du Louvre. — Cl. Hachette.)

*CHAPITRE IV*

# DE LA RÉVOLUTION A LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE



TURGOT. ⊘ *Célèbre économiste et le plus grand des ministres de Louis XVI.*

LA RÉVOLUTION. ⊘ ⊘ Après les tristesses du règne de Louis XV et les fautes de Louis XVI, des modifications profondes dans l'ordre des choses établies paraissaient indispensables. Il y avait désaccord complet entre les faits et les idées. En fait, la France demeurait en 1789 comme en 1680 une monarchie absolue basée sur le système du privilège. Les idées nouvelles démontraient au contraire l'absurdité du despotisme et l'injustice du privilège.

A vrai dire, la situation était sensiblement la même dans presque tous les pays européens. Mais on y trouvait en général, dans le peuple, une apathie, une résignation, une ignorance beaucoup plus grandes que chez nous, et, chez les princes, une fermeté, une intelligence, souvent même des sentiments adroitement réformateurs qu'ignoraient nos rois. Si la Cour eût été sage, si les Français eussent fait montre de la patience, de la modération qui caractérisent le tempérament anglais, l'adaptation entre les idées et les faits se fût opérée progressivement; il y aurait eu évolution lente et pacifique. Mais la frivolité stupide, l'aveugle obstination de l'autorité royale d'une part, et d'autre part le goût naturel des Français pour les mesures radicales, devaient donner à la disparition de l'ancien régime en France un caractère d'extrême violence. Beaucoup, parmi les plus clairvoyants, ne se faisaient sur ce point aucune illusion : « L'opinion chemine, monte, grandit, ce qui pourrait commencer une révolution nationale, » disait d'Argenson, et Voltaire écrivait : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement. Elle éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. »

Le beau tapage dura dix ans (1789-1799)



Louis XVI. *Physionomie douce, mais un peu niaise d'un souverain qui eut toutes les vertus d'un bourgeois honnête, mais manqua des qualités indispensables au chef d'un grand État.* (Musée de Versailles. — Cl. Hachette.)

et se fit en quatre actes : la Constituante, la Législative, la Convention, le Directoire, auxquels on pourrait donner comme sous-titres : l'Enthousiasme, la Défiance, la Terreur, l'Anarchie.



Marie-Antoinette et ses Enfants. *Ce portrait, dû au pinceau de Mme Vigée-Lebrun, fut peint à l'époque où la reine ne connaissait que les joies de la vie et ne se doutait guère du sort affreux qui l'attendait.* (Musée de Versailles.)

Ce fut d'abord, au milieu de l'exaltation de la nation presque entière, la démolition de l'ancien régime, les journées fameuses du Serment du Jeu de Paume, de la prise de la Bastille, la nuit du 4 Août, la fête de la Fédération. On remplace le drapeau blanc par le drapeau tricolore, on crée partout des Communes, des gardes nationales, on donne à la France une Constitution qui supprime l'autocratisme et organise la monarchie parlementaire. La bourgeoisie, qui a surtout voulu cette révolution et l'a faite à son profit, sait y attacher fortement la masse paysanne par la mise en vente, à bas prix, des biens immenses de l'Eglise catholique.

Mais déjà, en 1791, les choses se gâtent. Le roi, blessé au cœur par la constitution civile du clergé, cette faute capitale des Constituants, essaie de fuir et d'aller rejoindre les nobles émigrés à Trèves et Coblentz. Arrêté à Varennes (21 juin 1791), on le suspend provisoirement de ses fonctions. Heure décisive dans l'histoire révolutionnaire. Les illusions disparaissent, la méfiance naît. Beaucoup tiennent le roi pour un traître ou tout au moins pour un rouage inutile dans l'Etat. Les premiers républicains proclament ouvertement leurs doctrines, et la fusillade du Champ de Mars n'arrêtera pas leurs progrès.



Trianon : la maison de la Reine. *Dans un cadre charmant fait de grands arbres et d'eaux vives, la reine et ses amis se plaisaient au simulacre d'une vie champêtre mise à la mode par les romans de Rousseau.* (Cl. Hachette.)

Cette atmosphère de défiance caractérise la Législative (1791-1792). Les accusations portées contre le roi, les prêtres réfractaires, les émigrés se précisent surtout à partir du jour où, en avril 1792, la guerre éclate entre la

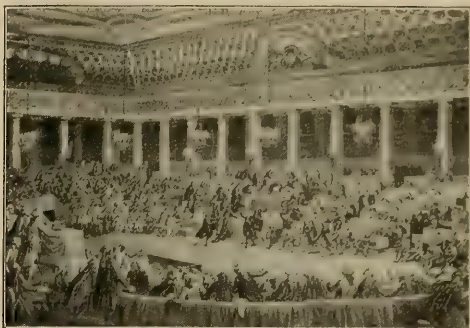
France révolutionnaire d'une part, d'autre part l'Autriche et la Prusse. Ces deux puissances désirent en effet enlever à notre pays, qu'elles supposaient affaibli par l'anarchie, nos provinces du Nord et de l'Est. Surtout elles veulent couper court à la «gangrène révolutionnaire», car les princes européens s'aperçoivent que les idées de liberté, d'égalité, de justice sociale ne connaissent pas de frontières et qu'elles ont une répercussion significative dans les cerveaux de leurs sujets, si arriérés soient-ils. Ainsi, et fatalement, aux troubles intérieurs s'ajoutent les préoccupations d'une guerre qui, au début, ne nous est pas favorable. Nos armées, désorganisées par l'émigration des officiers, affaiblies par l'indiscipline des premiers volontaires, subissent



PRISE DE LA BASTILLE. *Le peuple de Paris fut amené, le 14 juillet 1789, à s'emparer de la Bastille. La chute de la vieille forteresse apparut aux yeux de tous comme le signe visible de l'effondrement de l'ancien régime.* (Musée Carnavalet.)

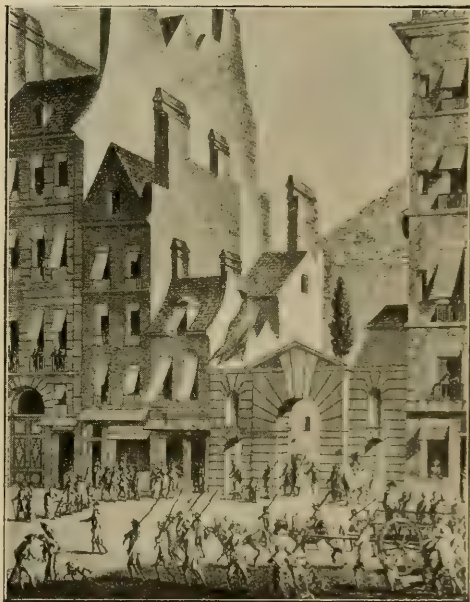
des échecs. La Flandre, la Lorraine, se voient envahies. D'où colère formidable du peuple. Le 10 août 1792 il se rue sur les Tuileries, les emporte d'assaut. Le roi suspendu de ses fonctions est enfermé avec sa famille dans la tour du Temple. Les prisons s'emplissent de suspects que des bandes d'assassins, conduits par Marat, égorgent pendant quatre sinistres journées de septembre. La Législative, n'ayant plus de raison d'être, se sépare et, le 20 septembre, fait place à la Convention. Le même jour, à l'immense joie de la nation, Dumouriez, à Valmy, sauvait notre pays de l'invasion prussienne, première victoire de la France révolutionnaire que Jemmapes et la prise de la Belgique confirment peu après.

Le troisième acte s'ouvre par la proclamation de la République suivie du procès et de l'exécution de Louis XVI (21 janvier 1793), puis des luttes fratricides entre Girondins et Montagnards



UNE SÉANCE DES ÉTATS GÉNÉRAUX. *La gravure représente la salle des Menus Plaisirs où siégeaient les États lorsque, dans la nuit du 4 août 1789, les privilégiés renoncèrent à leurs droits seigneuriaux.* (Bibl. Nat.)

(février-juin), entre Dantonistes, Hébertistes, Robespierristes, luttes qui n'empêchent, du reste, pas la Convention d'accomplir une besogne presque surhumaine. Dès le début de 1793 elle eut contre elle non plus seulement l'Autriche et la Prusse, mais l'Angleterre, les princes allemands, italiens, l'Espagne, la Savoie. A l'intérieur, les Vendéens sont maîtres de l'Ouest. Lyon, Marseille, Toulon se soulèvent. Remettant à plus tard l'application d'une



LE CLUB DES JACOBINS. *Entrée du Club fameux, organe du parti le plus avancé, et qui joua un si grand rôle dans l'histoire de la Révolution. Au premier plan, précédée par un piquet de soldats, passe une charrette de condamnés.*



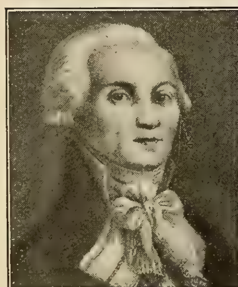
Victoire de Valmy. ⌀ *La canonnade de Valmy ne fut pas une grande bataille. Mais ses conséquences morales furent immenses. « De ce lieu et de ce jour, écrivit Gœthe, date une nouvelle époque dans l'histoire du monde. »* (Bibl. Nat.)

Constitution hâtivement faite, la Convention sent la nécessité absolue d'un pouvoir central

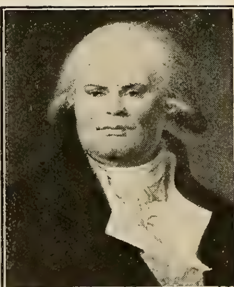


Exécution de Louis XVI. ⌀ *Condamné à mort par la Convention, le roi monta sur l'échafaud le 21 janvier 1793. Un aide du bourreau montre à la foule la tête de l'infortuné souverain.* (Musée Carnavalet. — Cl. Hachette.)

très fort, concentré entre peu de mains. Elle dirige donc seule les destinées de la France



Robespierre. ⌀ *Masque félin, énigmatique, d'un hypocrite et d'un bourreau.* (Musée Carnavalet.)



Danton. ⌀ *Incarna la Révolution dans ce qu'elle eut de plus grand : la lutte contre les ennemis de la patrie.*

avec l'aide des Comités du Salut public et de Sûreté générale, des tribunaux révolutionnaires, des représentants en mission. C'est une véritable dictature, plus despotique, cent fois, qu'aucune monarchie ne le fut jamais et qui, sans souci de la légalité, mais uniquement préoccupée du salut public, s'imposa par la Terreur.

Son grand mérite fut de réussir. Dès la fin de 93, les quatorze armées organisées par Carnot ont mis les Vendéens à la raison, dompté Lyon, repris Toulon, écrasé à Hondschoote, à Wattignies, au Geisberg les armées anglo-austro-prussiennes, contenu sur les Alpes et les Pyrénées les troupes d'Espagne et de Savoie. En 94 et 95, la France prend à son tour l'offensive, tandis qu'à l'intérieur Robespierre succombe (9 thermidor), que les prisons se rouvrent, que la Terreur s'arrête et que la réaction inévitable après de si rudes secousses se manifeste par les excentricités des « Muscadins », des « Incroyables », des « Merveilleux et Merveilleuses ». Fleurus nous redonne la Belgique, puis toute la rive gauche du Rhin dont les glorieux traités de Bâle (juillet 1795), signés avec la Prusse, l'Espagne et la Hollande, nous confirment la prise de possession. C'était l'éclatante consécration des victoires républicaines et la réalisation du long rêve de nos rois.

L'histoire de la Ire République s'achève dans l'anarchie. De 1795 à 1799 le Directoire, successeur de la Convention, se déshonore par l'égoïsme, la cupidité, la corruption d'une partie de ses membres. En butte aux attaques des partis extrêmes, jacobins et royalistes, il ne se maintient au pouvoir qu'en multipliant les coups d'État. Sa mauvaise gestion financière l'oblige à faire banqueroute tout en aggravant le poids des impôts. A l'extérieur il profite d'abord des prodigieuses victoires de Bonaparte pendant la première campagne d'Italie (Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli) (1796-1797), et le traité de Campo-Formio (1797) complète l'œuvre des traités de Bâle. Mais pendant l'absence de Bonaparte occupé à conquérir l'Égypte (mai 98-août 99), les imprudences et les provocations du Directoire amènent la formation d'une seconde coalition : Angleterre, Autriche, Russie. Si la victoire de Masséna à Zurich (septembre 1799) préserve la France de l'invasion immédiate, nous perdons l'Italie et, en Piémont comme sur le Rhin, les armées autrichiennes arrivent jusqu'à nos frontières.

La France était lasse de tant de guerres, écœurée du triste spectacle offert par les chefs de la République, prête à se donner au maître qui lui assurerait l'ordre, le bien-être matériel, la sécurité. Le maître, comme César, comme Cromwell, c'est l'armée qui le fournit, fatalement. Bonaparte, revenu d'Égypte, débarrassa la France du Directoire (coup d'État des 18 et 19 Brumaire) et, à l'immense satisfaction du pays tout entier, il se chargea d'assurer seul son destin.

## LE CONSULAT (1799-1804).

La République dura encore, au moins de nom, jusqu'en 1804. En fait, elle disparut du jour où Bonaparte eut organisé le gouvernement consulaire, prélude du gouvernement impérial et qui lui assurait l'universalité du pouvoir. Il s'en servit au mieux des intérêts de notre pays. Son merveilleux génie, aussi propre aux œuvres pacifiques qu'aux conceptions guerrières, vit, avec une étonnante précision, ce qu'il fallait faire, et sa rare puissance de travail suffit à tout. La plupart des grandes institutions de la France actuelle — et de nombreux États étrangers — datent du Consulat : organisation administrative, judiciaire, financière, le Concordat, le Code civil, l'Enseignement secondaire, la Légion d'honneur, la Banque de France, etc. Dans le même temps, les derniers Chouans de Vendée et de Normandie posaient les armes ; les frontières s'ouvraient aux émigrés ; enfin, en choisissant ses serviteurs parmi tous les hommes de valeur sans distinction d'opinion, Bonaparte travaillait à la fusion de l'ancienne et de la nouvelle France.

Cette œuvre intérieure se complétait par les succès à l'extérieur. En 1800, la seconde campagne d'Italie (Marengo) et la victoire de Moreau à Hohenlinden avaient contraint l'Autriche à signer la paix de Lunéville (1801) qui consacrait la conquête des frontières naturelles et plaçait l'Italie presque entière sous la domination de la France. En 1802, l'Angleterre elle-même se décidait à poser les armes par la paix d'Amiens.

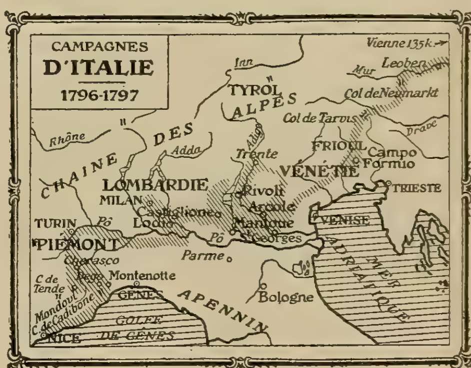
Tant de triomphes eurent leur récompense. Nommé d'abord Consul pour dix ans, le 8 mai 1802, puis Consul à vie avec le droit de désigner son successeur, Napoléon Bonaparte fut, le 18 mai 1804, élu Empereur des Français.



INCROYABLE ET MERVEILLEUSES. *Types de costumes excentriques pendant la période du Directoire.*



BONAPARTE A ARCOLE. *Cheveux plats, visage long et maigre qui respire l'audace et l'énergie.* (Musée de Versailles.)





La Bataille des Pyramides. *D'après Gros. Le 21 juillet 1798, l'armée de Bonaparte, après une marche très dure, écrasa, près des Pyramides, la cavalerie des Mameloucks. Deux jours après, elle entrait au Caire.* (Musée de Versailles.)



L'Empereur a Austerlitz. *Tableau de Gérard: Du haut du plateau de Pratzen, l'Empereur contemple la déroute de l'armée russe, coupée en deux tronçons, affreusement décimée par le tir de notre artillerie.* (Musée de Versailles.)

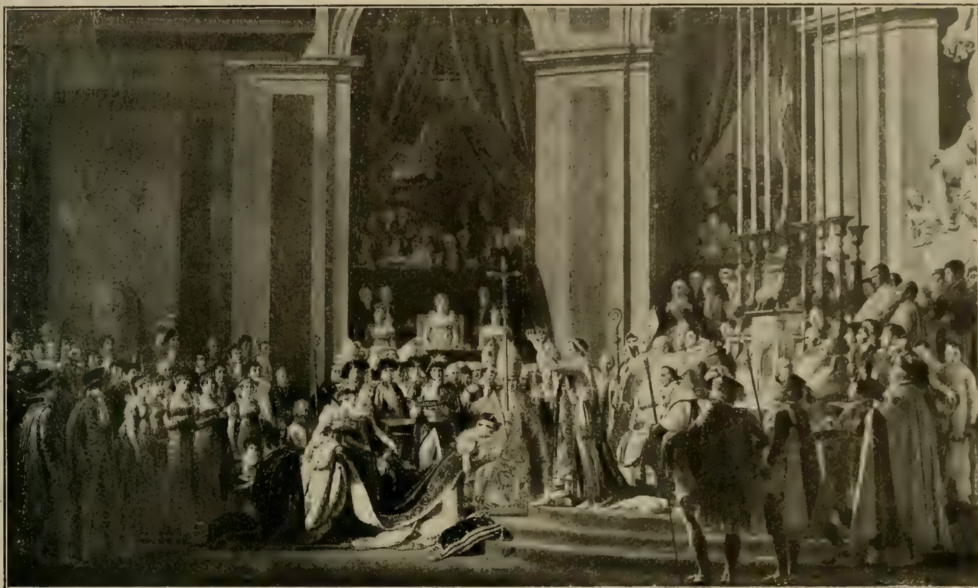
L'EMPIRE (1804-1815). L'histoire essentielle de l'Empire est celle des campagnes conduites par l'Empereur. A l'intérieur, en effet, l'organisation créée par le Consulat ne subit qu'un petit nombre de modifications destinées à accroître encore l'autorité despotique du maître.

Les guerres de l'Empire furent la conséquence immédiate et la continuation des guerres républicaines. La cause principale des coalitions fut, en effet, la haine des puissances contre une France agrandie, et la volonté continue de lui arracher ses conquêtes d'abord, puis de rétablir la royauté. Napoléon — on l'ignorait il y a vingt ans, mais nous le savons aujourd'hui — n'eut jamais, sauf en Espagne, l'initiative et, par conséquent, la responsabilité des attaques. Il fut contraint à la guerre presque malgré lui, chaque succès entraînant des modifications, des annexions territoriales qui faisaient la France plus forte, partant plus dangereuse, suscitaient chez le vaincu de nouveaux motifs de haine et portaient fatalement en germe un autre conflit. Cela ne pouvait durer indéfiniment; il était inévitable que la France, seule en face de l'Europe, succombât sous le nombre.



Le 17 Brumaire aux Tuileries. *A la veille d'accomplir le coup d'Etat qui débarrassa la France du Directoire, Bonaparte remercie le Conseil des Anciens du décret qui vient de le charger de veiller à la sûreté de l'Etat.*

Jusqu'en 1812 nous ne connûmes que la victoire. Attaqué d'abord par l'Angleterre seule (rupture de la paix d'Amiens en mai 1803) puis successivement ou à la fois par l'Autriche, la Prusse, la Russie, l'Espagne, etc., l'Empereur triompha de toutes les coalitions à Ulm, à Austerlitz (1805), à Iéna et Auerstaedt (1806), à Eylau et Friedland (1807), à Eckmühl, Essling, Wagram (1809). En 1812, la puissance de la France est à son apogée.



LE SACRE DE NAPOLÉON. *L'une des œuvres les plus célèbres du grand peintre David, ancien terroriste devenu le premier peintre de l'Empereur. Napoléon vient de recevoir du pape les onctions rituelles; mais, se rappelant les querelles du Sacerdoce et de l'Empire, il ne veut pas tenir de lui la couronne. D'un geste rapide il l'a prise sur l'autel et s'est couronné de ses propres mains. Il s'apprête à couronner de même l'impératrice agenouillée.* (Musée du Louvre. — Cl. Hachette.)

L'Empire comprend plus de 130 départements, s'étend de la Baltique à l'Adriatique et, sauf l'Espagne et l'Angleterre, n'a dans le reste de l'Europe que des alliés. Des préfets français sont installés à Rome et à Turin comme à Mayence, Amsterdam et Hambourg. Des frères ou des parents de l'Empereur sont rois de Naples, d'Espagne, de Westphalie, d'Italie. De Madrid à Berlin le drapeau tricolore a flotté sur toutes les capitales, assurant à notre pays cette impérissable gloire que nul désastre postérieur ne saurait jamais obscurcir. L'avenir de la dynastie napoléonienne semble assuré par la naissance du roi de Rome.




Mais la roche Tarpéienne est près du Capitole, et trois ans suffirent pour ruiner ce prodigieux édifice construit par le génie du plus grand des hommes. Il a trop d'ennemis. Toute l'Europe, frémissante sous le joug, est avide de se venger de vingt ans de défaites; en France, on est las de la guerre éternelle, las du despotisme, las de la victoire même qui coûte trop de sang. Il n'est pas jusqu'aux vieux compagnons de l'Empereur qui, « saouls de gloire », ne désirent jouir en paix de leurs richesses, de leurs honneurs.

1812 sonne le glas de l'Empire. La campagne de Russie détruit la Grande Armée presque entière, provoque le soulèvement de la Prusse, puis de l'Autriche, puis de l'Europe accourant à la curée. En vain, au début de 1813, l'Empereur avec des armées de conscrits essaie de conserver l'Allemagne (victoires de Lützen, Bautzen, Dresde). Accablé à Leipzig par des forces quatre fois supérieures, il doit repasser



CAMBRONNE A WATERLOO. *Le soir de la fatale journée, les derniers survivants de la Garde se formèrent en carré pour couvrir la retraite, et Cambronne, sommé de se rendre, fit aux Anglais la réponse que l'on sait.* (Bibl. Nat.)

le Rhin, suivi à la trace par les Alliés. Et c'est l'invasion, c'est la campagne de France (janvier-mars 1814), véritable prodige de génie militaire, qui ne parvient pas, hélas, à empêcher Russes, Autrichiens, Prussiens de violer pour la première fois de notre histoire le cœur même de notre patrie et de faire à Paris une entrée triomphale. Les Bourbons sont restaurés, Louis XVIII reprend son trône. On oblige l'Empereur à abdiquer sans conditions et l'on exile sur le rocher de l'île d'Elbe ce vaincu, hier encore maître du monde.

Il s'en échappe dix mois plus tard, est accueilli avec enthousiasme par une nation profondément irritée des maladresses, des provocations, des menaces que multipliait l'entourage des Bourbons. Mais les Alliés le mettent « hors la loi » comme le plus infâme des criminels. 800000 hommes sont levés contre lui, et Waterloo (18 juin 1815) met fin à son dernier espoir. Il abdique une seconde fois, laisse derechef la place aux Bourbons, songe à se fixer en Amérique, puis se confie aux Anglais qui l'envoient misérablement mourir à Sainte-Hélène (5 mai 1821).

LA FRANCE DE 1815 à 1914 (Histoire intérieure). Vaincue, foulée aux pieds par les hordes des Cosaques, des Prussiens, des Austro-Hongrois, la France dut se plier aux dures exigences des vainqueurs. Les deux traités de Paris (1814-1815), sanctionnés par le Congrès de Vienne, nous enlevèrent non seulement les acquisitions de l'Empire, mais toutes les conquêtes de la Révolution : Belgique, rive gauche du Rhin, Savoie, Nice! — Seule, Avignon nous restait.

En même temps une violente réaction se manifestait en Europe contre la « gangrène libérale » née de la Révolution française. Et notre pays en subissait le contre-coup. La charte de 1815, qui consacrait sagement les principes de la Révolution (égalité, liberté, vente des biens nationaux), ne nous préserve pas des excès de « la Chambre Introuvable » ni (après un essai de gouvernement plus libéral sous Louis XVIII), de la période du ministère Villèle et du triomphe des Ultras sous l'égide de Charles X (1824-1830), « roi des prêtres et des émigrés ». C'est l'époque



AUGEREAU. (Musée de Versailles.)



DAVOUT. (Musée de Versailles.)



MURAT. (Musée de Versailles.)



NEY. (Coll. du Pce de la Moskowa.)

*Augereau reçut le titre de duc de Castiglione. Davout fut duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmuhl. Murat fut grand-duc de Berg et roi de Naples. Ney, le « brave des braves » mourut duc d'Elchingen et prince de la Moskowa.*



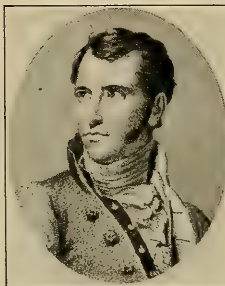
PASSAGE DE LA BÉRÉSINA (*26 novembre 1812*). *Lithographie d'Adam. L'un des épisodes les plus tragiques de la désastreuse retraite de Russie. On comptait passer la Bérésina, affluent du Dniepr, sur la glace; mais un brusque dégel, provoquant la débâcle de la rivière, obligea les pontonniers du général Eblé, travaillant dans l'eau glacée, à construire les deux ponts sur lesquels s'engouffra toute l'armée, talonnée par les Cosaques.* (Bibl. Nat.),

des lois célèbres sur le double vote, le droit d'aînesse, le sacrilège, le milliard des émigrés, etc. La presse est bâillonnée, l'Université étroitement surveillée, la « Congrégation » triomphante. Les Bourbons et leurs amis semblent prendre à cœur de provoquer l'opinion publique en essayant maladroitement de restaurer un régime dont personne ne veut plus.

De là, en 1830, une révolution nouvelle. Elle dure trois jours (26-28 juillet), met à la porte les Bourbons de la branche aînée, modifie la Charte dans le sens libéral, donne le trône à Louis-Philippe d'Orléans (descendant direct de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV), et le pouvoir à la bourgeoisie riche, également ennemie d'une réaction absolutiste et d'une évolution démocratique plus complète. Casimir Perier, Molé, Guizot surtout représentent admirablement cet état d'esprit.



LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU. *Dans la cour du Cheval Blanc, l'Empereur, prêt à partir pour l'île d'Elbe, embrasse le drapeau de la Garde et dit adieu à ses vieux compagnons de gloire.* (Musée de Versailles )



DUC DECAZES. *Ministre libéral de Louis XVIII dans la période qui va de 1816 à 1820.* (Bibl. Nat.)



COMTE DE VILLÈLE. *Chef du parti ultra-royaliste qu'il dirige de 1821 a 1827.* (Bibl. Nat.)

Mais l'évolution se fait malgré eux, puissamment aidée par la naissance de la grande industrie, qui multiplie les ouvriers républicains, fait éclore chez eux les premières idées socialistes. On réclame d'abord l'abaissement du cens électoral qui réserve le droit de vote à un trop petit nombre de privilégiés. Puis on en vient à demander le suffrage universel. Les plus avancés estiment que la Révolution de 89 fut incomplète : ils songent à l'achever par une refonte totale de la Société.



LOUIS XVIII. *Ce portrait n'est point une caricature, comme on pourrait le croire. Le roi était vieux, obèse, déformé par la goutte, et portait un costume ridicule, mi-parti civil, mi-parti militaire.* (Bibl. Nat.)

Si quelques mouvements insurrectionnels prématurés à Lyon, Paris, Grenoble, etc., sont aisément réprimés, brusquement, en février 1848, le peuple de Paris se soulève en masse,



CHARLES X. *Il ne manquait ni d'élégance naturelle ni de séduction. Mais la politique autoritaire et maladroite de ce « roi des Prêtres et des Émigrés » amena promptement la chute du gouvernement des Bourbons.* (Bibl. Nat.)

oblige le roi à s'exiler et proclame la République basée sur le suffrage universel.

Cette seconde République dura peu. Elle n'échappa en effet aux assauts des socialistes, domptés par les journées de Juin, que pour retomber, par sa faute, sous le joug d'un Napoléon. On comptait encore, en France, peu de vrais républicains. Ils ne purent ni entrer en nombre à la Chambre, ni faire élire leur candidat à la Présidence, ni s'opposer au coup d'État du 2 décembre 1851 suivi, un an plus tard, du rétablissement de l'Empire.

Il fallut le despotisme du second Empire



LOUIS-PHILIPPE. *Louis-Philippe avait brillamment combattu à Jemmapes. Toutefois on sent que ce « roi des Bourgeois » était mieux fait pour porter le costume civil que l'uniforme de général.* (Musée de Versailles.— Cl. Hachette.)

pour donner au parti républicain de la force, de l'unité et de l'audace. La France connut en effet, de 1852 à 1860 surtout, un régime absolutiste qui la reportait de cent ans en arrière et souleva contre le gouvernement impérial des haines implacables. Ce gouvernement, à partir de 1860, essaya de jeter du lest. En 1869 même, il voulut organiser l'Empire libéral. Vaine et tardive tentative. Il suffit de nos premières défaites en août 1870 pour balayer l'Empire et faire proclamer à nouveau la République le 4 septembre.

Toutefois la France n'accepta définitivement



BARRICADE DE LA RUE CLOVIS. ⌀ *Episode de la terrible insurrection provoquée en juin 1848 par la fermeture des ateliers nationaux. Au premier plan, un contrefort du Panthéon. Dans le fond, la tour Clovis.* (Bibl. Nat.)

le gouvernement républicain que d'assez mauvaise grâce. Jusqu'en 1875, sous la présidence de Thiers, puis de Mac-Mahon, la majorité des députés envoyés à la Chambre appartenait aux divers partis conservateurs : légitimistes, orléanistes, bonapartistes. C'est le manque d'entente entre ces trois partis qui, beaucoup plus encore que les campagnes de Gambetta, amena le lent accroissement du parti républicain. En 1875, ce parti se trouva l'emporter d'une voix sur ses adversaires divisés. Il en profita pour élaborer et voter la Constitution de 1875 qui établissait définitivement le régime républicain.



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET SES DAMES D'HONNEUR. ⌀ *D'après le tableau de Winterhalter. Groupe un peu apprêté, mais élégant et gracieux de fort jolies femmes entourant une souveraine plus jolie encore.* (Cl. Hachette.)



ATTENTAT D'ORSINI *(14 janvier 1858).* ⌀ *Cet attentat, qui fit plus de 150 victimes, eut une conséquence inattendue, la décision que prit Napoléon III d'aider le Piémont à chasser d'Italie les Autrichiens.* (Cl. Illustration.)

Depuis lors le parti républicain ne cessa de prospérer et finit par comprendre la grande majorité des Français. Mais ce mot « républicain » prit lui-même des acceptions fort différentes, car les idées continuaient à évoluer dans un sens de plus en plus libéral et avec des préoccupations sociales de plus en plus accusées. D'où la multiplication des groupements politiques qui se disputèrent le pouvoir :



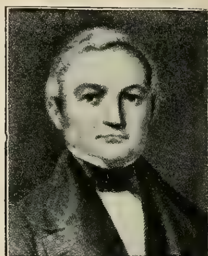
NAPOLÉON III. ⌀ *Ce portrait de Flandrin date de 1863. L'Empereur avait alors cinquante-cinq ans. Physionomie pensive et bienveillante d'un homme qui fut très bon, mais qui sut rêver beaucoup plus qu'agir.* (Musée de Versailles.)



MARÉCHAL BUGEAUD. *Duc d'Isly après sa victoire décisive sur les Marocains.* (Musée de Versailles.)

radicaux et opportunistes, socialistes et simples républicains, centre gauche, centre droit, union démocratique, etc., etc.

L'histoire intérieure des cinquante années de république est remplie — trop remplie — de leurs conflits dont les épisodes les plus retentissants furent l'échauffourée boulangiste et les tristesses de l'affaire Dreyfus, tandis que les résultats les plus tangibles se manifestaient par l'élaboration des lois sur l'enseignement, sur les biens du clergé, sur la séparation de l'Église et de l'État, sur les syndicats et le droit de grève, la réduction des heures de travail, les mesures de prévoyance sociale, etc. Dans l'ensemble on s'efforce de faire passer dans le domaine de la réalité les magnifiques promesses que renferment ces simples mots : Liberté, Egalité, Fraternité, Justice. Et si l'on s'y achemine par une voie malaisée où l'on a peine à se mettre d'accord sur l'orientation, il faut, non pas s'en étonner ou s'en plaindre, mais se rappeler que le heurt des idées, le choc des partis, la lutte entre des conceptions opposées sont l'essence même du gouvernement parlementaire et la condition certaine du progrès.



THIERS. *Historien, homme d'Etat, mérita le beau titre de Libérateur du territoire.* (Bibl. Nat.)



DÉPART DU GÉNÉRAL BOULANGER POUR CLERMONT. *Pour éloigner Boulanger de Paris, le Gouvernement l'avait nommé commandant de corps d'armée à Clermont. La foule voulut l'empêcher de partir.* (Cl. Illustration.)



La Bataille de Solférino. ⌀ *Par Meissonier. Magenta (4 juin 1859) et Solférino (18 juin) furent les deux victoires décisives remportées par les armées franco-sardes sur les troupes autrichiennes. Elles eurent pour résultat l'unification de l'Italie sous la direction de la Maison de Savoie. Meissonier, qui assistait au combat, a représenté dans ce tableau célèbre l'épisode principal : l'enlèvement de la colline des Cyprès et de la tour de Solférino.* (Musée du Louvre. — Cl. Hachette.)

*CHAPITRE I*

# LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA FRANCE DE 1815 A 1914

AU lendemain de 1815, la France étroitement surveillée par la Sainte Alliance (Angleterre, Prusse, Autriche, Russie), privée de toutes les conquêtes de la Révolution, et par conséquent de ses frontières naturelles, épuisée par vingt ans de luttes, paraissait réduite pour longtemps à ne plus tenir en Europe qu'un rang secondaire — et c'est là ce qu'escomptaient ses vainqueurs. Or elle se remit de ses défaites avec une promptitude stupéfiante. Trois ou quatre ans lui suffirent pour reprendre au milieu des grands États une place sinon prépondérante, du moins telle qu'elle lui assurât le moyen de jouer à nouveau sur la scène de l'Europe — et du monde — le rôle de premier plan auquel elle était accoutumée.

Ses efforts se portèrent dans une double direction : en Europe elle se mêla, suivant son antique tradition, directement ou indirectement, à tous les conflits, à toutes les « questions » qui dressaient les uns contre les autres les États petits ou grands : question d'Orient, unité italienne, unité allemande. Hors d'Europe elle se consacra essentiellement à refaire l'empire colonial qu'elle avait perdu au XVIII^e siècle.

Dans la question d'Orient, la France eut une politique assez variable mais qui, dans tous les cas, eut le mérite d'être constamment désintéressée. Elle intervint d'abord en faveur des chrétiens qui se soulevaient contre la domination turque. Sa flotte prit une part décisive à la victoire de Navarin (1827), et le corps expéditionnaire du général Maison occupa la Morée pendant trois ans. Plus tard ce fut, au contraire, au secours de la Turquie menacée par les Russes,



La Bataille de Navarin. ⌀ *Le 20 octobre 1827, les flottes française, anglaise et russe détruisirent dans la rade de Navarin la flotte turco-égyptienne d'Ibrahim, fils du pacha d'Egypte Méhémet-Ali.* (Musée de Versailles.)



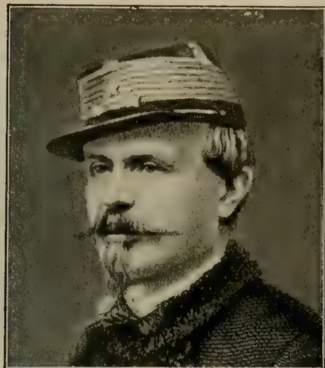
LA PRISE DE LA SMALAH D'ABD-EL-KADER. ⌀ *La Smalah était une ville de tentes, que peuplaient 30 000 personnes, que gardaient 6 000 soldats, que suivaient d'innombrables troupeaux. Le 11 mai 1843, les chasseurs d'Afrique du duc d'Aumale se jetèrent à l'improviste sur l'immense campement, prirent une partie de la famille d'Abd-el-Kader, ses archives, son trésor, ramassèrent 15 000 prisonniers et 50 000 têtes de bétail.* (Musée de Versailles.)

qu'il nous fallut aller. La guerre de Crimée (1854-55) nous valut beaucoup de gloire, mais de profit point. Depuis lors nous ne cessâmes d'agir efficacement, par la diplomatie, en faveur des petits États balkaniques, et c'est en partie à notre intervention que la Grèce, la Roumanie, la Serbie acquirent successivement l'autonomie, puis l'indépendance dans des limites territoriales de plus en plus vastes.

En Italie, le concours que nous prêtâmes à nos voisins en 1859 (victoires de Magenta et de Solférino) pour se débarrasser de



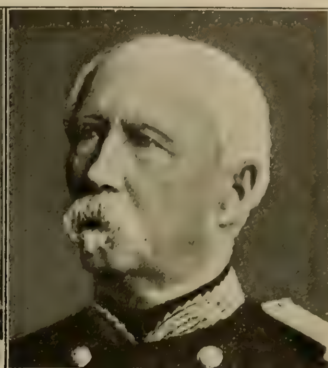
PRISE DE LA TOUR MALAKOFF. ⌀ *Après onze mois de siège (oct. 1854-sept. 1855), le fameux bastion de Malakoff fut enlevé en vingt-cinq minutes par la division Mac-Mahon. Sébastopol ne pouvait plus se défendre ; les Russes l'évacuèrent dans la nuit, après avoir fait sauter tous les bastions et incendié tous les navires dans la rade. Cette dernière journée coûtait aux Russes 13 000 hommes et 10 000 aux alliés.* (Musée de Versailles.)



GÉNÉRAL CHANZY. ⌀ *Le seul grand chef que nous ayons eu en 1870. Commandait la seconde armée de la Loire, avec laquelle il fit des prodiges.*

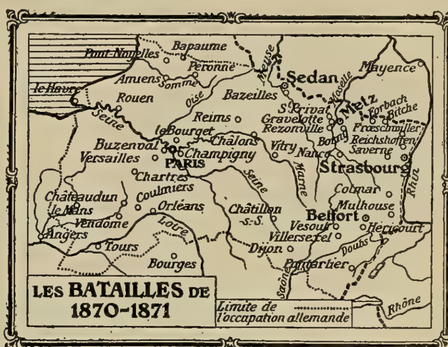


MARÉCHAL CANROBERT. ⌀ *Soldat d'une intrépidité légendaire, se couvrit de gloire à Gravelotte et Saint-Privat.* (Musée de Versailles.)



MARÉCHAL DE MAC-MAHON. ⌀ *Le héros de Malakoff et de Magenta fut malheureusement aussi le vaincu de Frœschwiller et de Sedan.* (Cl. Walery.)

l'Autriche et réaliser leur unité, eut au moins sa récompense : Nice et la Savoie, qu'un plébiciste triomphal nous rendit après quarante-cinq années de séparation.




En Allemagne, par contre, nous payâmes fort cher l'oubli de la politique traditionnelle des François I[er], des Richelieu, des Louis XIV. Napoléon avait déjà commis la faute de réduire de quatre cents à quarante le nombre des États allemands. Napoléon III commit l'erreur plus grave encore de laisser écraser le Danemark en 1864, puis l'Autriche et les États allemands du Sud en 1866, par une Prusse dont l'ambition menaçait de rompre l'équilibre de l'Europe entière. Nous le payâmes cher ! En 1870 c'était sur nous que se jetaient les hordes dressées par de Moltke. Notre armée de ligne, mal commandée, subissait de durs revers qui aboutirent, malgré l'héroïsme de nos soldats, aux doubles désastres de Sedan puis de Metz. La longue résistance des troupes qu'improvisa le gouvernement de la Défense nationale nous permit de sauver au moins l'honneur. Nous n'en perdîmes pas moins l'Alsace, la moitié de la Lorraine, et 5 milliards de francs ! Bien plus, l'Empire allemand, reconstitué en faveur des Hohenzollern, devint beaucoup plus redoutable que ne l'avait été la Prusse. Il le devint d'autant plus que la Triple Alliance lui donnait l'appui de l'Autriche et de l'Italie. De là pour nous la nécessité de refaire à grands frais une armée puissante et de chercher des appuis qui fassent contrepoids aux trois États de l'Europe centrale. Toute la politique extérieure de la France depuis 1870, la conclusion de l'Alliance russe, puis l'Entente cordiale avec l'Angleterre découlèrent de la situation imposée à l'Europe par la victoire germanique.



LA REDDITION DE TANANARIVE (1895). ⌀ *Après une dure campagne de six mois, la reine Ranavalo capitula sans conditions.* (Cl. Tour du Monde.)

Nous eûmes, heureusement, comme compensation à cette cruelle défaite, les succès que nous valut notre politique coloniale. En 1815, il ne nous restait que deux des petites Antilles, la Guyane, Saint-Pierre et Miquelon, quelques comptoirs au Sénégal,

des droits sur Madagascar, la Réunion et cinq villes de l'Inde !

En 1830 nous débarquions à Alger, et de 1830 à 1847 nous occupions l'Algérie entière (défaite d'Abd-el-Kader). En 1881 le traité du Bardo nous donnait le protectorat de la Tunisie. En 1912 ce fut le tour du Maroc. Ainsi créâmes-nous dans l'Afrique du Nord un splendide domaine qui prolonge vraiment la France et où nous trouvons des conditions de vie, de climat, qui conviennent parfaitement à nos nationaux.

A partir de 1855 l'Afrique tropicale française, du Sénégal au Congo, fut lentement conquise, pacifiée, mise en valeur. — A Madagascar les Hovas durent se soumettre après la dure expédition de 1895. Djibouti devint le débouché de l'Abyssinie.

En Asie, Napoléon III fit occuper d'abord la Cochinchine (1859-1867). Le Cambodge se mit sous notre protectorat. Jules Ferry nous donna le Tonkin et l'Annam (1883-1885) auxquels le Laos s'ajouta peu après.

Enfin nos îles et nos archipels du Pacifique (Nouvelle-Calédonie, îles Marquises, Tahiti, etc.) complètent magnifiquement « cette plus grande France » vaste de 6 millions de kilomètres carrés (onze fois la superficie de notre pays) et peuplée de plus de 50 millions d'habitants, d'où nous tirons déjà tant de denrées alimentaires et de matières premières pour l'industrie, tant de soldats valeureux, et qui pourrait, si nous savions en mettre en valeur toutes les multiples ressources, nous dispenser à peu près complètement de faire aux produits étrangers un appel qui nous coûte si cher !



Une séance a la Chambre des députés. *Dans un État parlementaire, toute la vie de la nation se joue au cours de ces séances où une facile éloquence l'emporte trop souvent sur la raison. A la tribune, Jaurès* (Cl. Dupont.)






L'escadre russe a Toulon. *C'est au cours d'une visite faite par l'amiral Avelan à Toulon (oct. 1893), que l'alliance franco-russe fut officiellement proclamée.* (Musée de Versailles.)



LE RÉSEAU DES FILS DE FER BARBELÉS. ⌀ *Photographie prise près de Saint-Hilaire le Grand en Champagne. Elle représente la défense d'une ancienne position allemande et donne une idée des obstacles auxquels se heurtait de part et d'autre l'élan des troupes lancées à l'assaut. Il fallut, pour venir à bout de ces réseaux inextricables, l'invention des chars de combat qui broyaient tout sur leur passage.* (Coll. Section phot. des Beaux-Arts.)

*CHAPITRE VI*

# LA GRANDE GUERRE ET LA VICTOIRE



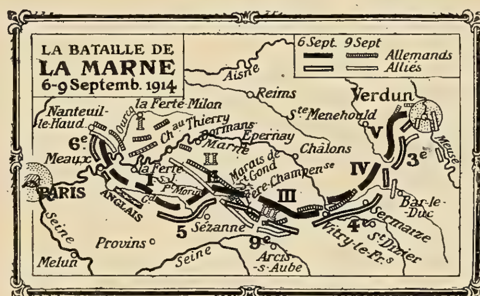
MARÉCHAL JOFFRE. ⌀ *Généralissime en 1914 ; le glorieux vainqueur de la Marne.* (Cl. Branger.)

EN 1914, la France paraissait résignée à la douloureuse amputation qu'elle avait dû subir en 1871. Elle était résolument pacifique et l'équilibre qu'elle avait réalisé en opposant la Triple Entente à la Triple Alliance lui permettait de supposer que rien ne viendrait — au moins à bref délai — troubler la tranquillité de l'Europe. A l'intérieur, elle travaillait dans le calme à améliorer le sort de tous ses enfants. Nulle nation ne connaissait une vie plus large, plus facile et plus libre. Dans le domaine des arts, des lettres, des sciences, elle n'avait jamais cessé de manifester une vitalité prodigieuse, une variété de conceptions, une richesse d'idées neuves, une originalité, un génie inventif qui faisaient d'elle l'école du monde, comme Athènes le fut autrefois. A l'extérieur, elle mettait ses colonies en valeur, et aidait de ses capitaux surabondants les nations qui, riches en ressources naturelles, cherchaient à en tirer profit : Russie, Turquie, etc., etc.

Or voici qu'en juillet-août 1914 éclate comme un coup de foudre la Grande Guerre provoquée volontairement par l'Allemagne qui juge le moment favorable pour nous écraser en quelques semaines, puis réduire promptement nos alliés russes à sa merci et enlever aux vaincus les provinces, les mines, les colonies, les centaines de milliards qu'elle convoite depuis longtemps. D'abord surpris par la violence d'une attaque qui viole délibérément la neutralité belge et déverse sur nos provinces du Nord plus de deux millions d'hommes, nous reculons jusqu'aux abords de la Seine. Mais, faisant face tout à coup à l'ennemi, nos armées héroïques, commandées par le général Joffre, l'arrêtent par l'éclatante victoire de la Marne, le repoussent jusqu'au nord de l'Aisne, l'empêchent par une nouvelle victoire, celle de l'Yser, de tourner notre gauche et d'atteindre Calais



A VERDUN, UNE TRANCHÉE SUR LA COTE 304. *Vision saisissante de « l'enfer des tranchées ». Tournée et retournée par les obus, la terre n'est plus qu'une affreuse pierraille. Les hommes se reposent entre deux « pilonages ».*




(4 août-13 septembre 1914). Nous sommes malheureusement trop épuisés et trop peu nombreux pour achever la libération de notre territoire. L'ennemi se cramponne au terrain; il s'y creuse en quelques jours un formidable réseau de tranchées protégées par des fils de fer, et force nous est de l'imiter.

Après la guerre de mouvement, semblable à celles que l'on connaissait jusqu'alors, commencent donc une nouvelle période et une nouvelle forme d'opérations : la guerre de siège qui devait durer jusqu'en juillet 1918. En France, les divers assauts menés de part et d'autre pour briser en un point donné le système défensif établi par les deux adversaires échouent tour à tour (en 1915, bataille d'Arras ; en 1916, batailles de Verdun et de la Somme; en 1917, retraite volontaire allemande sur la ligne Hindenburg, attaques franco-anglaises sur le Chemin des Dames, Moronvilliers, Cambrai ; en 1918, de mars à juillet, trois offensives allemandes lancées vers Amiens puis vers les monts de Flandre et Calais, enfin entre l'Aisne et la Marne). Hors de France, la guerre a pris une extension formidable car, en face du bloc formé par l'Allemagne et ses alliés Autrichiens, Bulgares et Turcs, se dresse le monde presque entier, conscient du danger qu'une victoire germanique ferait courir à la liberté de tous les peuples. A nos alliés de la première heure: Russie, Angleterre et ses colonies, Japon, Belgique, Serbie, se joignent l'Italie, la Roumanie, le Portugal, la Grèce. La plupart des Républiques latines d'Amérique, la Chine, le Siam prennent fait et cause pour nous. On se bat de la Baltique à la mer Noire, aux Dardanelles, en Macédoine, en Arménie, en Mésopotamie, sur les Alpes du Cadore et les plateaux du Carso. Sur mer, il nous faut parer au danger d'une guerre sous-marine à outrance et sans merci.



LES ANGLAIS DANS LA SOMME EN AVRIL 1917. *Nos alliés britanniques viennent de reconquérir le village de Givenchy-en-Gohelle. Protégés par une barricade improvisée, ils mitraillent l'ennemi qui bat en retraite.*



ATTAQUE DE CANTIGNY PAR LES TROUPES AMÉRICAINES (1918). ⌀ *L'infanterie opérant de nouveau en terrain libre, les troupes américaines combattant sur le sol de France aux côtés des Français, enfin les chars d'assaut couvrant l'avance des fantassins, voilà ce que nous montre cette photographie, caractéristique de la troisième et dernière phase de la guerre, celle qui libéra notre territoire et assura la victoire des Alliés.* (Coll. Section phot. des Beaux-Arts.)

Enfin, en juillet 1918, sonne l'heure de la victoire. Les États-Unis sont venus payer la vieille dette de reconnaissance que leur pays contracta envers nous au temps de Lafayette. Le million de soldats vigoureux qu'ils jettent sur nos champs de bataille est venu heureusement compenser la défection des Russes, victimes d'une révolution intérieure qui passe vite à l'anarchie. L'unité de commandement est réalisée et Foch, glorieux successeur du vainqueur de la Marne, aidé d'une pléiade de généraux aussi nombreuse, aussi brillante qu'au temps des guerres de la Révolution et de l'Empire, conduit à partir du 18 juillet 1918 l'offensive générale qui nous mène en moins de quatre mois à la victoire suprême. La guerre de mouvement recommence. Une série d'assauts lancés sans arrêt d'un bout à l'autre du front déconcertent, épuisent l'ennemi, l'obligent à perdre tout le terrain qu'il occupait en France. Dans le même temps les alliés de l'Allemagne : Bulgares, Austro-Hongrois, Turcs subissent d'écrasantes défaites et doivent tour à tour poser les armes. Ainsi isolée et menacée d'une destruction complète, l'Allemagne s'avoue vaincue et signe, le 11 novembre, l'armistice qui, confirmé en 1919 par la Paix de Versailles, consacre l'effondrement de l'impossible rêve germanique et le triomphe total des Alliés.



LE MARÉCHAL FOCH. ⌀ *Investi du commandement suprême à l'heure du plus grand péril, le 26 mars 1918, il s'en montra digne en arrachant la victoire à l'ennemi après sept mois d'une campagne sans équivalent dans l'histoire.* (Cl. Manuel.)



SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX A VERSAILLES. ⌀ *Dans cette même Galerie des Glaces qui, en 1871, a vu se constituer l'Empire d'Allemagne, est signée, le 28 juin 1919, la paix qui consacre sa défaite. Clemenceau, debout, entre Lloyd George et Wilson.* (Cl. Chusseau-Flaviens.)

Dernier épisode du conflit qui, depuis l'an 843, met aux prises Germains et Français pour la possession de la Lotharingie, la Grande Guerre nous a rendu l'Alsace et la Lorraine septentrionale. Elle nous a fait obtenir l'administration de deux anciens territoires coloniaux allemands : le Togoland oriental et le Cameroun qui complètent fort heureusement notre Afrique équatoriale. Enfin elle a accru, et dans de formidables proportions,

le patrimoine de gloire que nos pères nous avaient transmis. Et cela compte aussi, car la grandeur d'une nation n'est pas faite seulement de prospérité matérielle et l'on ne mesure pas uniquement le respect qu'on lui doit au chiffre de ses revenus.

Mais de quel prix nous l'avons payée, notre gloire! Quinze cent mille tués, huit départements systématiquement dévastés, une dette publique passée de 32 à plus de 200 milliards de francs, une monnaie dépréciée, une cherté excessive de la vie, tels sont pour les vainqueurs les résultats d'une guerre moderne! Qu'eussent-ils donc été si la fortune nous avait trahis?

Tout en nous gardant de vaines illusions, tout en maintenant avec soin une armée capable de mettre à la raison quiconque manquerait à ce qu'il nous doit, efforçons-nous donc loyalement de faire de la Société des Nations une réalité vivante, agissante, disposant d'une police assez nombreuse pour imposer ses décisions. Après la rude saignée que nous supportâmes, nous avons besoin d'une très longue période de paix. Tous les Français le sentent et le savent. Il serait à souhaiter que, dans le reste du monde, on le comprît aussi bien que nous et que nos alliés voulussent bien maintenir, en face d'un adversaire qui, non seulement se refuse à payer ce qu'il doit, mais déjà songe à la revanche, le front unique, l'étroite solidarité que nous eûmes tant de peine à réaliser pendant la Grande Guerre et qui, du jour où nous l'obtînmes, nous assura la victoire.




Entrée des troupes françaises a Strasbourg. — *L'Armistice fut signé le 11 novembre 1918. Onze jours plus tard, les troupes françaises faisaient à Strasbourg une entrée triomphale.* (Cl. Sect. phot. de l'armée.)

ERNEST GRANGER



LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE, par Dalou.
(Cl. Chusseau-Flaviens.)

# BIBLIOGRAPHIE

Nous ne pouvons — cela va de soi — indiquer ici que les ouvrages, de caractère très général, consacrés à l'étude d'ensemble de l'histoire et de la civilisation françaises.

Mentionnons d'abord, pour mémoire :

ANQUETIL, *Histoire de France* (1805 et suiv.).

SISMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français* (1811 et suiv.).

Puis vient la série des grandes études dues aux historiens français du milieu du XIX^e siècle :

MICHELET, *Histoire de France* (1833-1867). (Doit être consultée avec prudence ; mais les premiers volumes, tout au moins, consacrés au moyen âge, comptent parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature).

HENRI MARTIN, *Histoire de France* (1833-1836).

GUIZOT, *Histoire de la Civilisation en France depuis la chute de l'Empire Romain* (1845).

— *L'histoire de France racontée à nos petits enfants* (1870-1873).

A. RAMBAUD, *Histoire de la Civilisation française, des origines à nos jours* (1885-1887).

Parmi les ouvrages récents, il faut faire une place à part à la *Grande Histoire de France*, publiée de 1911 à 1922, par la Librairie Hachette, sous la direction d'*E. Lavisse*, avec la collaboration des historiens français les plus éminents. Les vingt-huit volumes de cette œuvre magistrale sont présentement — et pour longtemps sans doute — le recueil le plus complet, le plus impartial, et le mieux documenté qui se puisse consulter.

Signalons encore :

L'*Histoire de France racontée à tous*, publiée par la Librairie Hachette, sous la direction de *Fr. Funck-Brentano* (sept volumes dus à MM. Funck-Brentano, Louis Batiffol, Jacques Boulenger, C. Stryienski et Louis Madelin) de lecture aisée et fort attrayante.

Enfin les lecteurs qui désirent posséder, en un seul volume abondamment illustré, l'essentiel de l'histoire de notre pays, jusques, et y compris, la grande guerre, trouveront ce qu'il leur faut dans :

A. MALET, *Nouvelle Histoire de France illustrée* (Hachette, 1923).

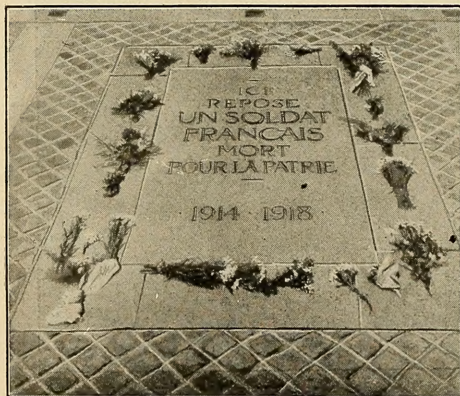
J. REINACH, *Francia* (Hachette, 1921).



SOLDATS DANS UNE TRANCHÉE. *Dès l'automne de 1914, sur le theâtre occidental, la lutte prit allure de guerre de siège, et les tranchées s'étendirent d'un bout à l'autre du front. La guerre de mouvement ne recommença qu'en 1918.* (Cl. Meurisse.)

# TABLE DES MATIÈRES






LA TOMBE DU SOLDAT INCONNU. *Pour rendre un suprême hommage à l'héroïsme des 1 500 000 Français tombés au cours de la Guerre, on inhuma, sous l'Arc de Triomphe, le corps d'un soldat inconnu « mort pour la Patrie ».*

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-et-O.)
690-4-1926

# ENCYCLOPÉDIE PAR L'IMAGE

## *PREMIERS VOLUMES A PARAITRE :*

***Les volumes parus sont marqués d'un astérisque.***

### ARTS

*Paris (*105e mille*).
*Histoire du Costume (*75e mille*).
*Histoire de l'Art (*75e mille*).
*Versailles (*60e mille*).
Rembrandt.
*Les Cathédrales (*60e mille*).
Les Styles.
Les Châteaux de France.
Rubens.
Michel-Ange.
Égypte.
Grèce.
Rome.
L'Imprimerie.
L'Architecture.
Watteau.
Etc., etc.

### GÉOGRAPHIE

*Les Races Humaines (*90e mille*).
Les Colonies françaises.
L'Italie.
La Côte d'Azur.
La Bretagne.
Géographie de la France.
La Terre.
Les Montagnes. Etc., etc.

### HISTOIRE

*Napoléon (*100e mille*).
*La Révolution française (*90e mille*).
*La Mythologie (*90e mille*).
*Jeanne d'Arc (*60e mille*).
Les Grands Hommes.
*Histoire de France (*50e mille*).
Pasteur. Etc., etc.

### LITTÉRATURE

*Molière (*60e mille*).
*Corneille.
Racine.
Voltaire.
*Le Romantisme (*50e mille*).
Victor Hugo. Etc., etc.

### SCIENCES

*L'Aviation (*100e mille*).
*La T. S. F. (*95e mille*).
*Le Ciel (*90e mille*).
*La Mer (*50e mille*).
*Le Cinéma (*50e mille*).
*Les Animaux (*60e mille*).
L'Électricité.
Les Insectes.
Les Plantes.
Les Chemins de fer.
Les Mines.
Les Microbes.
Les Abeilles.
Les Navires.
Les Couleurs.
Les Moteurs.
L'Automobile.
Le Corps humain.
Les Poissons.
Le Feu.
La Mécanique.
La Lumière.
Le Magnétisme.
L'Eau. Etc., etc.

### SPORTS

Sports Athlétiques.
La Chasse.
La Pêche.
Le Cyclisme.
La Boxe.
Etc., etc.

Prochain volume à paraître :

PASTEUR

**Prix 3 fr.**

ENCYCLOPÉDIE
PAR L'IMAGE
HISTOIRE

# H

# HISTOIRE DE FRANCE

